



LE GLOBE TROTTER



UN INCENDIE DANS LES PAMPAS

Activé par un vent violent, le feu avançait avec une rapidité effrayante; sa vitesse était presque égale à celle d'un cheval au galop (Voir l'article, page 378).

Les Petites Annonces du "Globe Trotter"

10 centimes le mot.

En raison de l'immense succès et de l'abondance de nos Petites Annonces nous prions nos lecteurs qui désireraient en profiter, de vouloir bien nous les envoyer 15 jours avant l'apparition du numéro du journal.

BAGNOLLES-DE-L'ORNE, Suisse normande. Villa d'Enfant-Jésus, située au milieu de sapins. Pension de famille. Prix modérés. Omnibus. S'adresser à M^{lle} Beaumont, propriétaire-exploitante. 2,217

Jonas, rue Lomeyer, Cognac, échangerait timbres. 2,243

Plusieurs moyens pratiques d'augmenter les revenus sont offerts aux capitalistes, rentiers et spéculateurs, par le directeur de *La Prudence*, 155, rue Montmartre, Paris (2^e). 2,267

Blanche Darbon, lycée garçons, Toulon (Var), échangerait types, scènes intéressantes, tous pays; accepterait vues étrangères. 2,275

COGNACS et VINS. Représentants demandés par bonne maison, forte commission. Ecrire C.V.S. 8 poste restante, Châteauneuf-sur-Charente. 2,276

Robert Bouillard, collègue de Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir), désire échanger cartes-vues, France et étranger. Toujours valable. 2,277

Léons de mathématiques et de lettres pour baccalauréat données par licenciés, prix modérés. — Ecrire: Maurice Brousse, 29, rue Chevert. 2,278

M. Besson, lycée Sens (Yonne), échange cartes-postales. 2,279

M. Lelen, 10, r. Louis-le-Grand, Paris, dé-re échange 1 jumelle de théâtre et 1 microscope contre 1 appareil photo Kodak 61/2 x 9. 2,280

M. André Offret, 42, rue de la Fosse, Nantes (Loire-Inférieure), désire fait échange de timbres contre cartes-vues, il enverrait des cartes postales contre vingt étrangers rares. 2,282

M. Raymond Baux, 161, rue St-Jacques, échange cartes-vues avec Colonies et Etranger. Réponse immédiate. 2,281

Méthode de chant pour se façonner une jolie voix en trois mois sans professeur, accompagnée de douze cartes postales illustrées, vues de Caen, franco 2.50, à M. Latour-Maubert, professeur, à Caen (Calvados). 2,283

Bédy, rue Desbordes, Libourne, échange vues et fantaisies avec tous pays. 2,284

Cerf, 29, rue Grétry, Montmorency (Seine-et-Oise), France, échange cartes, 2 cartes aux vues panoramiques. Réponse sûre. 2,285

Pour recevoir votre portrait graphologique, envoyer 1 franc et un spécimen de votre écriture au professeur Lux, 30, rue Boissière. 2,285

SOMMAIRE

du Numéro du 11 juin 1903

- Un Incendie dans les Pampas DANIEL DE FLESSELS.
Quatre cents locomotives à vendre. F.
Le "Globe Trotter" à travers le Monde. —
Notre galerie de "globe trotters". — L'ancienne coiffure
des Havanaises. — Chasse mouvementée. — Reliques
royales à Madagascar. — Le hareng-saur porte-bonheur. G. T.
Gaëtan Faradel, champion du tour du monde.
Roman inédit (suite). Illustrations de HOLEWINSKI. PAUL DE SÉMANF.
Comment on pose un câble sous-marin. B. J.
La maladie du chercheur d'or guyanais. L. M. V.
Lord Crésus. Roman inédit (suite). — Illustrations
de LOUIS TINATRE. G. DE BEAUREGARD et H. DE GORSE.
Sur les grands chemins du globe (Les dernières
découvertes). G. D.
Les voyages de nos lecteurs.
Un théâtre romain. RAYMOND.
La Demoiselle de Pyrémont. G. MELIN.
Les Races humaines. E. M. L.
Curiosités naturelles. — Fourmillier brésilien. XXX.
Causerie photographique FERNAND CHRISTEL.
Petite Correspondance.
Nos Concours. — Concours N° 75 (Le Tour de France)
Soixante Prix. — Résultats du Concours N° 70
(Les neuf lacs). M. SPINX.
Une baleine dans le bassin des Tuileries (page
humoristique). TIRET-BOGNET.

TARIF

de la Publicité dans Le Globe Trotter
ET DANS Mon Dimanche

	Le Globe Trotter	Mon Dimanche	Les deux journaux
1 Insertion . .	2 fr. la ligne	2 ^{fr} 50 la ligne	4 fr. la ligne
13 Insertions .	1 ^{fr} 75 —	2 fr. —	3 ^{fr} 50 —
26 Insertions .	1 ^{fr} 50 —	1 ^{fr} 50 —	2 ^{fr} 50 —
52 Insertions .	1 fr. —	1 fr. —	1 ^{fr} 75 —

La ligne est mesurée au lignomètre de 7 points.

Voir à la
page 4 de la
couverture
NOTRE
PRIME

MÉTHODE sans rivale pour le développement
énorme ou l'amélioration durable à un point
merveilleux de la mémoire naturelle la plus
ordinaire. Témoignages irrécusables. Résultats
inouïs dans tous les cas. S'adresser à M. G.
ROLIN, professeur, 40, rue Gay-Lussac, Paris, pour
l'envoi du prospectus franco avec tous renseignements.

NOUVELLES
PLAQUES
Sont en vente partout

JOUGLA

Prix de l'Abonnement au GLOBE TROTTER

à partir du 1^{er} Juillet 1903

FRANCE: Trois mois, 2 fr. 50 - Six mois, 4 fr. 50 - Un an, 8 fr.
ÉTRANGER: — 3 fr. 50 - — 6 fr. 50 - — 12 fr.

Tous nos abonnés actuels et tous ceux qui s'abonnent avant le 1^{er} Juillet 1903, continueront à avoir droit à l'abonnement aux anciennes conditions.

VIN MIGNON

Tonique. Reconstituant contre Affections nerveuses, Anémie, Chlorose, etc. Prescrit par les médecins. 3 fr. 50 le fl. (3 fl. 10 fr. franco). Ph^{ie} des FAMILLES 4, rue Oberkampf (Cirque d'iver).

Prescrit par les médecins. 3 fr. 50 le fl. (3 fl. 10 fr. franco). Ph^{ie} des FAMILLES 4, rue Oberkampf (Cirque d'iver). 10 ans de succès. (Notice 1^{re} à droite à l'échelle contre 0.50.)

Les Annonces sont reçues aux bureaux du Globe Trotter.

LE GLOBE TROTTER

Journal Illustré

— VOYAGES, AVENTURES, ACTUALITÉS, ROMANS, EXPLORATIONS, DÉCOUVERTES —

Rédaction & Administration :
CLOITRE SAINT-HONORÉ
PARIS

ABONNEMENTS
FRANCE..... Trois mois, 2 fr. 50 — Six mois, 3 fr. 75 — Un an, 6 fr. 50
ETRANGER... — 2 fr. 50 — 4 fr. 50 — 8 fr. »
On s'abonne au Journal et dans tous les Bureaux de Poste.

Le Numéro : 15 centimes.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

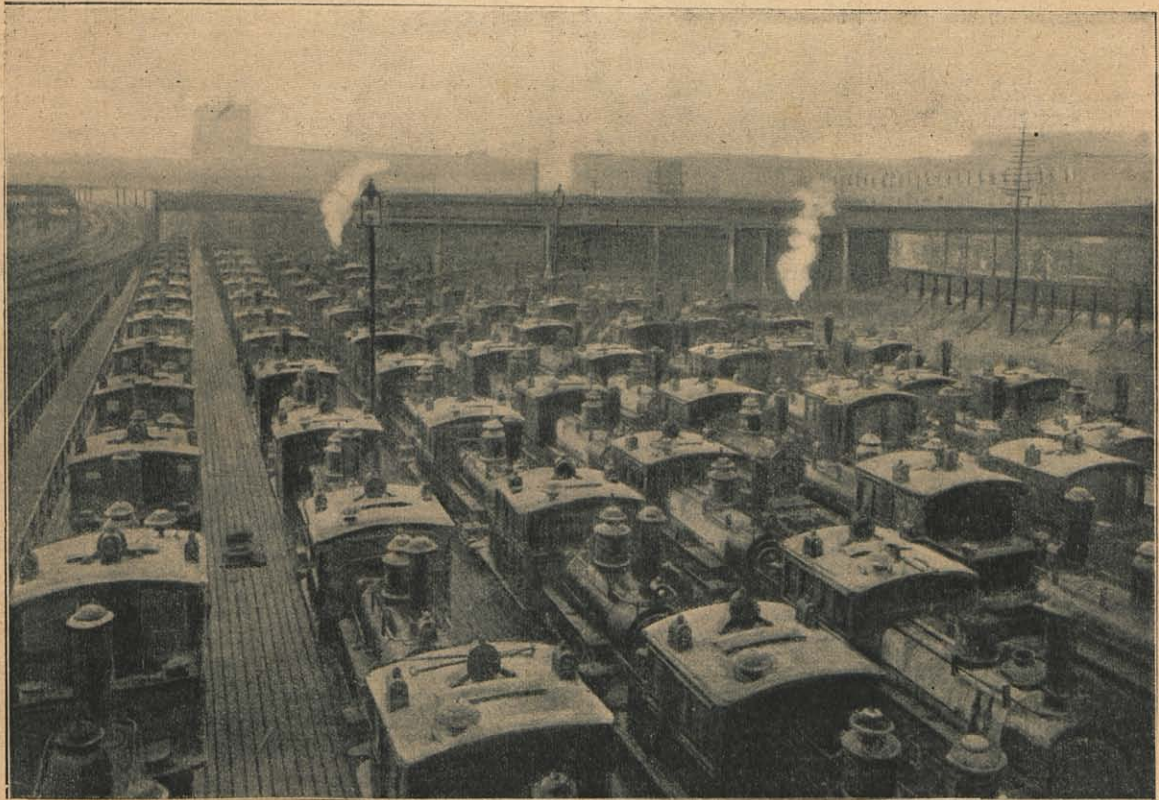
Quatre cents locomotives à vendre

La vie, sous toutes ses formes, — vie animale, vie sociale, — est une véritable course au clocher; dans toutes les branches de l'activité humaine, l'invention détrône l'invention; et ce qui constituait hier un immense progrès, dégénérera demain en pilotable rou-

siasmes industriels, et à juste titre, puisque c'est grâce à elle que les vitesses de nos véhicules ont été sensiblement augmentées. Lentement, mais sûrement, le tout-puissant fluide détrône la vapeur, surtout dans l'industrie de la locomotion.

convaincues d'ailleurs de l'exactitude de ce principe, que le succès va au progrès.

Il faut dire aussi que ces compagnies sont colossalement riches, et qu'elles ne regardent pas à quelques millions. Le Manhattan Railway, par exemple, qui possède presque tout



EXPOSÉES A LA PLUIE ET A LA NEIGE, LES 424 LOCOMOTIVES ATTENDENT LES ACHETEURS.

tine. Nos pères se sont enorgueillis des premières applications pratiques de la vapeur, que nous autres commençons à trouver « vieux jeu ». Nos fils souriront sans doute de pitié, en apprenant que nos tramways et chemins de fer marchaient simplement à l'électricité.

En attendant, d'ailleurs, que nos fils et neveux aient voix délibérante au chapitre, c'est l'électricité qui fait les frais de nos enthousiasmes industriels, et à juste titre, puisque

c'est grâce à elle que les vitesses de nos véhicules ont été sensiblement augmentées. Lentement, mais sûrement, le tout-puissant fluide détrône la vapeur, surtout dans l'industrie de la locomotion.

En France et dans la plupart des pays européens, ce mouvement de substitution n'en est encore qu'à ses débuts; nos compagnies de transport hésitent devant une réforme qui leur coûterait des millions. Aux Etats-Unis, où le souci de donner satisfaction au public, règle, avant toute autre considération, la conduite des compagnies, celles-ci ne se sont pas laissées arrêter par une question de dépenses,

le réseau métropolitain de la ville de New-York, a effectué la transformation de son immense matériel en moins d'un an. Toutes les lignes de l'Elevated (chemin de fer suspendu au-dessus des trottoirs des rues, à la hauteur du deuxième étage) qui marchaient à la vapeur en 1901, marchent désormais à l'électricité.

C'est dire qu'une énorme quantité de ma-

Bientôt : LES STATUES VÉGÉTALES

MANIOC.org
ORKidé

tière, en ce court espace de temps, est devenue inutile. Les mêmes wagons peuvent continuer à circuler avec les deux systèmes, tandis que les locomotives étaient des victimes tout indiquées. De fait, cette réforme, si rapidement accomplie, a fait retirer de la circulation 424 locomotives, pour la seule compagnie de Manhattan.

424 locomotives ! Bien que celles dont il s'agit ici ne soient pas aussi volumineuses que celles de nos chemins de fer, représentez-vous, approximativement, l'espace qu'elles couvriraient en les rangeant toutes sur une même place. Elles tiendraient difficilement sur la place de la Concorde. Mais un chiffre parlera peut-être à votre imagination : ces 424 machines représentent une somme de douze millions et demi de francs !

Douze millions de vieille ferraille ? me demanderez-vous. Que non pas ! Sans vouloir faire de la réclame pour la puissante compagnie américaine, qui met en vente cette énorme quantité de matériel, il faut remar-

quer que la vie moyenne d'une locomotive est de vingt-cinq ans ; or, les 424, qui viennent de prendre prématurément leurs invalides, n'étaient entrées au service de la compagnie que dans les dix dernières années. Elles avaient coûté en moyenne 8 000 dollars ; la compagnie aurait voulu en tirer trente mille francs, soit une perte de dix mille francs par machine.

Mais il paraît que le commerce des locomotives à vapeur est en complète décadence ; ces volumineux articles sont de moins en moins demandés. Aussi, la compagnie, pour attirer la clientèle, fait-elle une importante réduction quand on en prend d'un seul coup une douzaine. Plusieurs compagnies minières du Kansas et de l'Oklahoma ont profité de l'aubaine ; elles ont pu acquérir ainsi de bonnes machines qui leur reviennent à dix mille francs pièce.

Malheureusement, les amateurs de locomotives ne sont pas légion, par le temps qui court. Après avoir placé difficilement une

quarantaine de machines, la Manhattan ne sait plus que faire des quatre cents qui lui restent. Ses entrepôts couverts ne suffiraient pas à abriter cette armée, de sorte que les locomotives restent exposées à la pluie et à la neige, dans un vaste terrain situé près de la gare de Harlem, faubourg de New-York. C'est précisément du haut du pont de Harlem qu'a été prise la curieuse photographie qui illustre cet article et qui montre l'aspect général de ces « Invalides pour locomotives ».

Ce vaste terrain a été loué par la Manhattan à raison de 500 000 francs par an ; des bandes d'employés sont occupés toute la journée à graisser les machines, sans réussir d'ailleurs à les défendre contre la rouille. Nul doute que la Manhattan ne baisse avant peu ses prix.

Si vous avez besoin d'une locomotive, ce sera le moment : vous l'aurez pour un morceau de pain !

F.

Le "Globe Trotter" à travers le Monde

L'ancienne coiffure des Havanaises

Le petit dessin qui accompagne cet article représente une Havanaise coiffée à la mode ancienne, d'une sorte de chapeau extrêmement mince, excessivement léger, et fait de l'écorce d'un arbre dont les fibres sont entrelacées en forme de losange.

Nous avons un de ces chapeaux sous les yeux. C'est une sorte de cône, couleur tabac clair, qu'on peut plier de toutes sortes de manières, et que les Havanaises employaient à deux usages principaux : coiffure pour se protéger du soleil, et bonnet de nuit. Dans le premier cas, le bonnet avait la forme que montre notre gravure ; dans le second, les plis étaient défaits, et le chapeau prenait l'aspect d'une tour pointue suffisamment originale.

Ajoutons que la mode en a presque totalement disparu, et que les jeunes filles et les jeunes femmes de la Ha-



UN CHAPEAU À DEUX USAGES.

vane lui préfèrent aujourd'hui des coiffures plus conformes à l'état actuel de la mode importée d'Amérique ou d'Europe.

CHASSE MOUVEMENTÉE

UN KANGOUROU DANS UNE GARE
Easton Station, l'une des principales gares de Londres, fut mise dernièrement en émoi par un événement certainement peu banal. Un wagon transportait une cage contenant six kangourous géants ; ces intéressants marsupiaux venaient directement d'Australie, à l'adresse de M. Walter Rothschild, le propriétaire d'une ménagerie privée dont le *Globe Trotter* a déjà parlé et qui passe pour l'une des plus complètes du monde.

Un gamin facétieux, profitant de l'inattention des employés, entra ouvrit la cage et s'installa sur le toit d'un wagon voisin pour jouir du spectacle qu'il prévoyait. Effectivement, un kangourou se hasarda bientôt à mettre son fin museau à la portière. Effrayé par le sifflet d'une locomotive, il s'élançait sur la voie, puis, affolé,

se mettait à bondir de ci de là, sans bien savoir quel usage faire de sa liberté reconquise.



ÉVASION D'UN KANGOUROU.

Mais l'alarme était donnée. Bientôt, le gigantesque marsupial avait des centaines d'employés à ses trousses. Ce n'est qu'au moment où il atteignait la rue, après avoir franchi plus d'un kilomètre dans les chantiers et dépendances de la gare, qu'il fut capturé par un cocher de fiacre qui, se jeta sur lui et le maintint embrassé, jusqu'à ce qu'on lui prêtât main-forte.

Le *canman* fut blessé aux deux mains par les griffes de l'animal.

Notre galerie de « globe trotters »

A pied à travers l'Europe

Le *Globe Trotter* vient de recevoir la visite d'un nouveau marcheur remarquable : M. Vasilî Georgescu. Parti de Bucarest le 27 octobre 1901, il vient de parcourir à pied, et sans montre, la plus grande partie de



M. VASILÎ GEORGESCU.

l'Europe : Allemagne, Russie, Pays scandinaves, ne vivant que de secours. Il en est à son 20 156^e kilomètre et à sa 65^e paire de bottines.

M. Georgescu, dont nous donnons

ci-dessus le portrait, est étudiant en médecine. Son voyage a fait l'objet d'un pari qui lui rapportera la jolie somme de 200 000 francs à son retour à Bucarest.

Il est actuellement en avance de 3 mois sur ses prévisions. Nous lui souhaitons bon voyage et bonne chance.

Reliques royales à Madagascar

A Madagascar, parmi les tribus sakalaves, quand un roi meurt, la transmission du pouvoir ne se fait pas sans qu'une parcelle du défunt soit remise à son successeur ; c'est le signe même de la royauté, et si un chef déjà reconnu en est dépossédé, il perd aussitôt ses droits au commandement de la tribu. Aussi est-ce, en grande cérémonie, qu'on va chercher ces reliques, ordinairement un cheveu, un ongle, un petit os, sur le corps du chef défunt, pour l'apporter à son héritier.

Ce n'est encore que l'opération la plus facile, car il faut, c'est la loi rigoureuse, enfermer ces reliques dans la dent d'un crocodile, prise sur un animal vivant. On attire donc des crocodiles dans un étroit chenal, au moyen d'un appât ; le plus gros est séparé de ses compagnons, on le ficelle solidement, non sans peine, car on a affaire à forte partie, et on le met à sec ; entre ses mâchoires, contre la plus grosse dent, on applique une patate brûlante, qui déchausse instantanément la gencive, et la dent peut être enlevée sans grande difficulté. Nous employons, nous, la cocotte, c'est un moyen plus agréable sans doute. Le crocodile est ensuite délivré de ses liens, car il est défendu de le tuer. Après avoir rendu ce service à son successeur, le chef défunt devient sacré, *fady* ; ses propriétés, ses armes, tous les objets qui lui appartiennent sont *fady* ; son tombeau, bien mieux, son nom est *fady*, et on ne doit plus l'employer à la désignation habituelle. M. Grandidier cite le cas d'un chef nommé Masoandro, c'est-à-dire soleil ; ce nom devint *fady*, et fut remplacé par le mot *mahamey*, c'est-à-dire : celui qui chauffe.

En dehors des cas cités plus haut, prévus d'avance, et que chacun peut et doit connaître, le *fady* peut encore être prononcé, mais toujours par un chef, dans des circonstances solennelles, et atteindre des choses ou des personnes auxquelles, dès ce moment, nul n'oserait toucher.

Mais, d'ailleurs, n'avons-nous pas, nous aussi, quelques superstitions

semblables ? Le vendredi n'est-il pas jour *fady*, en France et en Italie, de même le mardi en Espagne, et le lundi en Russie, sans raison plausible, du moins en ce qui concerne ces deux derniers, la suspension dont souffre le vendredi ayant du moins l'excuse d'une origine religieuse.

Le hareng-saur, porte-bonheur

C'est le mois dernier que les baleiniers anglais sont partis pour leur longue et laborieuse campagne dans les mers arctiques. La plupart se dirigeant en droite ligne sur les côtes du Groënland, suprême refuge des grands cétacés. Mais, ces géants se font rares, et le métier devient mauvais ; il arrive trop souvent qu'un vapeur-baleinier, équipé à grands frais, revienne bredouille, et c'est la ruine de l'armateur, et même des simples matelots, qui ont un intérêt sur la valeur des prises, et touchent en général de fortes avances.

Aussi très superstitieux, comme

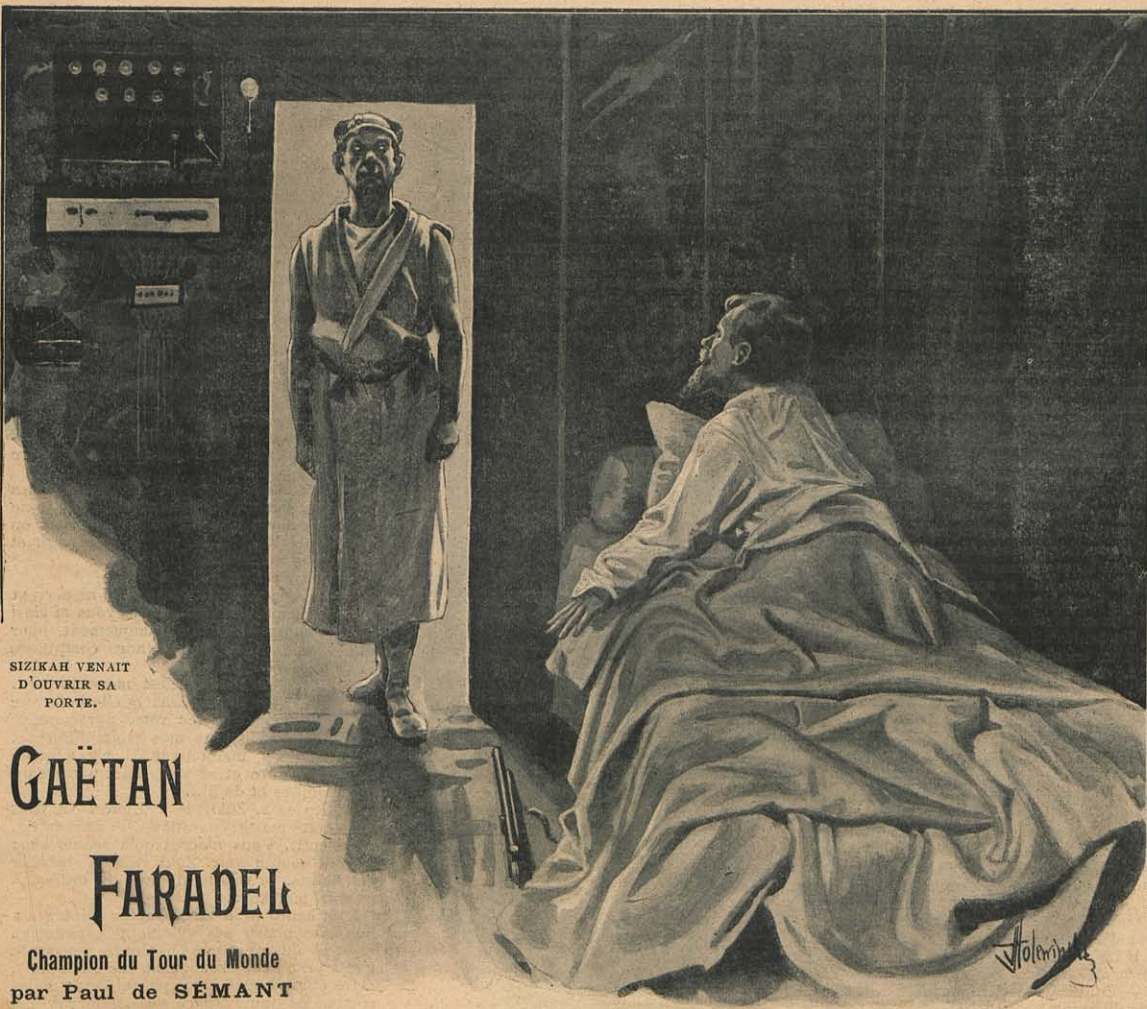


ON ATTACHE LES HARENGS-SAURS SUR LE BEAUPRÉ.

le sont souvent les gens de mer, les baleiniers anglais ont-ils recours à différents procédés pour s'assurer les faveurs de la Veine, cette déesse ultramoderne. Au moment où un navire lève l'ancre et se met en route pour les mers Arctiques, les hommes de l'équipage et les parents et amis restés sur la jetée se bombardent mutuellement à l'aide d'oranges et de harengs-saurs. Les origines de cette bizarre coutume se perdent dans la nuit des temps ; elle est observée rigoureusement, et c'est même l'armateur, ou la compagnie, qui fait les frais de la fusillade.

Le rôle de porte-bonheur que joue le hareng-saur dans cette occasion est mis en évidence par le détail suivant. Dès que le baleinier se trouve hors d'atteinte, un officier ramasse quatre des poissons séchés qui jonchent le pont, et rampant le long du beaupré les attache à l'extrémité du mât ; ils s'y balanceront jusqu'au retour au port — à moins que navire, équipage et porte-bonheur ne reviennent jamais, hélas ! les côtes anglaises...

G. T.



SIZIKAH VENAIT
D'OUVRIR SA
PORTE.

GAËTAN FARADEL

Champion du Tour du Monde
par Paul de SÉMANT

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PARUS.

Les principaux personnages de Gaëtan Faradel, explorateur malgré lui, Hugueville, le Docteur d'Arvil, Jacqueline Pierson et son frère, Gaëtan lui-même, rentrent en France sur le navire l'Albatros, qui porte aussi leur fortune. Ils tombent dans un combat naval, au cours duquel deux navires anglais sont coulés par un sous-marin étrange, qui peut s'élever et voler au-dessus de l'eau. Faradel tombe à la mer, et est recueilli par le sous-marin. Entre en scène du capitaine Sizikah. Faradel lui raconte ses précédentes aventures en Afrique centrale. Visite et description du Pipo, stupéfaction émerveillée de Faradel. Explications sur la puissance formidable d'un explosif nouveau, la protéothylène. Rencontre d'un navire abandonné. Explosion de l'épave.

VI (Suite)

Et comme ils arrivaient sous le dôme à facettes, Faradel formula quand même une des craintes qui venaient de le hanter.

— Dites donc, mon cher prince, insinua-t-il d'un ton persuasif, une petite question... Quand le Pipo retombe...

— Eh bien?

— Eh bien... s'il retombe sur un récif à fleur d'eau, ça doit...

— Me prenez-vous pour un enfant, monsieur Faradel? articula le prince en l'interrompant d'un ton cassant, et pensez-vous que je ne connaisse pas ma carte sous-ma-

rine comme vous connaissez votre alphabet?... Non, monsieur, calmez vos frayeurs! Nous sommes ici par un fond de 91 mètres... Il n'y a pas de récifs!... Et le Pipo — malgré sa vitesse de chute — ne descend qu'à 7... 8 mètres au plus!

Et il éclata brusquement d'un rire nerveux.

— Ça y est! murmura en a parte Faradel, ça y est... voilà que ça le prend! Oie! Oie! Oie!

Mais... non. Le rire cessa, et, d'une voix autoritaire, Sizikah commanda:

— Tirez à vous ces bracelets de suspension!... là!... ces lanières qui sont décrochées à l'armature.

Gaëtan obéit.

C'étaient deux lanières en cuir fort et à bouclerie d'acier, dont l'écartement était maintenu par un trapeze métallique formant ressort. A chacune d'elles était relié, par une bande élastique très résistante, un bracelet en tube caoutchouté. Devant ces deux lanières étaient également fixées deux courroies-poignées, analogues à celles qui servent, dans le Métropolitain, aux voyageurs debout pour se maintenir contre la brusquerie des arrêts.

Sur les indications du prince, Gaëtan s'adaptait les bras dans l'appareil. Le prince régla alors la bouclerie de façon que le poids du corps portât presque entièrement sur le

point d'appui des aisselles. Les pieds de Gaëtan reposaient néanmoins sur le plancher, mais seulement par les doigts.

— Vous voyez, monsieur, dit alors le capitaine, en vous maintenant solidement par les mains aux courroies d'appui, vous ne fatiguez pas!

— Oh!... On est très bien! déclara Gaëtan avec une conviction voulue.

— Bon!... Sous les chocs, il ne faut pas vous raidir; au contraire il faut vous laisser pour ainsi dire « flotter », mais sans lâcher pourtant les poignées.

— Soyez sans crainte! J'ai fait beaucoup de gymnase.

Sur ce, Sizikah s'en fut à un tube acoustique accroché à la paroi cristalline, et siffla trois fois.

Une seconde plus tard, les hélices renversaient leur marche dans une montagne d'écume, et le prince dit:

— Je vous laisse!... Ne bougez plus jusqu'à ce que je revienne. Ne vous étonnez pas! Vous sentirez, du reste, le mouvement progressif d'enfoncement produit par l'aspiration des turbines. A partir de ce moment, figurez-vous que votre corps est mort. N'y songez plus et concentrez toute votre volonté, toute votre force en cette seule idée: bien conserver en mains les poignées... Vous allez voir comme c'est une sensation curieuse!

— Vous croyez? questionna Gaëtan, dont malgré sa volonté les lèvres se crispaient en grimasçant.

Mais le Japonais ne répondit pas.

D'un pas automatique, il se dirigea vers la porte et disparut. Gaëtan resta seul.

— Pensez-vous!... songea-t-il, oui... pensez-vous que voilà une situation ridicule pour l'ex-représentant de la Société Coloniale? Voyez-vous mademoiselle Jacqueline Pierson entrant à l'improviste et m'apercevant dans cette position risible!... Car, il n'y a pas à le contester, j'ai l'air d'un imbécile: et toutes les comparaisons — voire même les plus disgracieuses et les plus débilitantes — me sont applicables. Simon vieil ami Hugueville me voyait ainsi suspendu, il n'aurait pas, à mon endroit, assez de sarcasmes et de railleries.

Il aurait, du reste, parfaitement raison; car je me compare moi-même, sous cette coupole vitrée, à un melon qu'un jardinier pratique a disposé sous cloche pour en activer la maturité... Et puis le prince m'a bouclé trop court. Ces caoutchoucs me scient les aisselles. En tous cas, cette position a — tout au moins — cet avantage, que malgré ma stupeur justifiée, je ne pourrai jamais dire: «les bras m'en tombent!» N'importe! C'est là un système à recommander aux nourrices pour aider les jeunes mères à faire leurs premiers pas. Il ne me manque qu'un biberon et je serai complet...

Il s'interrompit... et tourna brusquement la tête en arrière.

Un bruit de tempête arrivait jusqu'à lui, à travers les cloisons et le vitrage.

Le mouvement d'aspiration commençait, et le battement tourbillonnant des eaux produisait un bruit de cataracte.

En même temps, des flots d'écume jaillissaient des deux côtés de la logette d'arrière, embrumant la surface de la mer jusqu'à cent mètres au moins de distance; et Faradel sentit soudain l'arrière qui, méthodiquement, s'enfonçait.

Le sol semblait fuir sous ses orteils crispés, et tout autour du dôme, en sa partie arrière, le niveau des vagues montait... montait... noyant doucement la plateforme et la logette.

Gaëtan ressentit à cet instant une sensation d'angoisse indicible.

Il lui parut que son estomac lui remontait jusqu'au larynx.

— Euh!... euh!... murmura-t-il, tout en se raidissant.

A dire vrai, il eut bonne envie de se dégrader coûte que coûte; mais un raisonnement instinctif l'en empêcha.

— Je ne peux pas! pensa-t-il. Si cet animal fait partir tout d'un coup sa satanée machine, sans que je sois armé... j'irais m'écrabouiller quelque part.

Mais, l'appréhension le poussant à des gesticulations instinctives de préservation, il s'enleva sur les poignets, et lâchant le sol de ses orteils, il se mit — sans même s'en rendre compte — à grimper dans le vide, comme si, à l'aide d'un escalier hypothétique, il eût pu monter au fur et à mesure que le *Pipo* enfonçait son arrière sous les flots.

Ce fut au cours de cette bizarre gymnastique que le départ le surprit.

Comme il pédalait (la comparaison s'applique bien à son geste) comme — disons-nous — il pédalait dans le vide... la secousse arriva.

Elle fut plus inattendue que réellement brutale; mais néanmoins, en raison de la surprise qu'elle provoqua chez notre acrobate malgré lui, Gaëtan lâcha les deux poignées.

Le *Pipo* étant animé d'une bonne vitesse, tandis que Faradel représentait un poids inerte suspendu à un point d'appui, il en résulta pour le malheureux garçon un phénomène identique à celui que ressent un voyageur debout dans un train qui, brutalement s'arrête. Le *Pipo* filant en avant, Gaëtan fut projeté en arrière.

Retenu par les points d'attache des bretelles, il décrivit un arc de cercle... Il sentit sa belle robe de Japonais agrippée par quelque chose... et demeura ainsi suspendu par les bras... mais aussi par l'étoffe de son vêtement qu'un crochet d'attache avait harnonnée au passage... un peu au-dessous des reins.

Il n'avait pas jeté un cri... Il n'avait pas poussé le moindre appel... Une constriction violente raidissait ses muscles, et son cerveau tourbillonnait.

Pourtant, tandis qu'ainsi maintenu dans une position à peu près parallèle à celle du plancher, il filait avec le *Pipo* dans l'espace, Faradel avait conservé une idée... une seule... il voulait rattraper les poignées qui se balançaient dans le vide.

Ses gestes désordonnés ne faisaient qu'ac-



VÉRIFIANT ALORS LES AVARIES SURVENUES A SON COSTUME, IL NE PUT S'EMPÊCHER DE RIRE.

centuer sa position grotesque, car il n'y put parvenir.

Alors, abruti, soufflant, il ne bougea plus et c'est avec une hébété inconsciente qu'il vit autour de lui et à travers le cristal de la coupole, l'océan s'élargir et sembler s'enfoncer.

Mais tout à coup, lorsqu'il arriva à son point maximal, le *Pipo* s'infléchit pour retomber, en suivant la phase descendante de sa parabole, la situation de Gaëtan changea.

Ramené en avant par son propre poids, son corps imprima de la sorte une violente secousse à son point d'appui... d'arrière.

Le crampon était de métal, la robe en tissu léger. Entre les deux forces en présence, c'était évidemment le métal qui devait résister. Il résista, mais la robe japonaise céda, laissant un peu d'elle-même au croc intempestif.

Ce fut donc pour le pendu (ou pour mieux dire, pour le suspendu) une chute véritable; mais il essaya tout de même de prendre pied, comme on le fait pour arrêter une balançoire.

Il y réussit enfin, réempoigna les courroies-poignées et attendit ainsi la remise à flot qui s'opéra sans autre accident.

Alors il se dégagea, non sans pousser un soupir de soulagement.

Vérifiant alors les avaries survenues à son costume, il ne put s'empêcher de rire de la mésaventure.

— C'est égal! dit-il tout haut. Je devais avoir une drôle de bobine... en cette position.

Et, à ce moment, le prince reparut.

— Eh bien? qu'en dites-vous, monsieur Faradel? questionna-t-il.

— Délicieux! mon prince... épatant!... Délirant!... Suavissime!... J'ose même dire — et c'est le mot exact — catapultueux!

— Vraiment? Cela vous a intéressé?

— Puisque je vous le dis!... C'est tout bonnement charmant... seulement ça abîme un peu les effets.

Montrant la fameuse déchirure, il expliqua, non sans humour, ce qui venait de lui arriver, et conclut:

— Savez-vous, prince, ce que je ferai... la prochaine fois?

— Que ferez-vous?

— Je me coucherai par terre, tout bonnement, en plaçant au départ les pieds contre la cloison d'avant.

— C'est bien ce que je fais faire à mes hommes, déclara le prince, mais moi je ne puis agir ainsi. Couché, on ne voit rien; on est immobilisé; donc, on ne peut agir et guider ses machines.

— Oui, c'est vrai!

— Ces courroies de suspension ne servent généralement qu'à moi. Si je vous ai ainsi placé, monsieur, c'était uniquement pour que vous puissiez vous rendre compte de l'amplitude du saut.

— Oh! Quant à ça, c'est merveilleux!... Et puis c'est la vue!... Oh! quelle belle vue on a! Néanmoins, avec votre agrément, je reprendrais volontiers mes habits d'Europe. Ils sont secs maintenant. Il n'y a qu'un point à y faire et si vous aviez par hasard des aiguilles et du fil...

— Il y en a, Zoki, le cuisinier, va vous faire cette petite réparation... Je vous quitte, monsieur... Vous n'aurez qu'à sonner avec le petit bouton vert. Zoki viendra chercher vos habits. Je vais lui donner des ordres. A ce soir, monsieur.

Une heure plus tard, Gaëtan réintégrait non sans plaisir ses vêtements personnels.

— Ce que c'est que l'habitude, pensa-t-il. Cette veste, ces brodequins, ces molletures, cette culotte sont incomparablement moins commodes que l'espèce de gandourah qui vient de me jouer un si sale tour; cela est indiscutable. Eh bien, malgré tout, je suis plus à mon aise, tout en reconnaissant que je suis plus gêné. Bizarre chose!

Une fois habillé, il s'apprêtait à remonter sous la coupole, quand, après avoir frappé, un matelot entra.

Il s'inclina, sans dire une parole et remit à Faradel une petite feuille de papier du Japon pliée en quatre et cachetée d'un curieux cachet représentant un démon oriental vomissant des flammes... un symbole de l'œuvre du prince, sans doute; puis l'homme se retira.

Gaëtan rompit la cire et lut:

«Monsieur Faradel, je vous prie de m'excuser si je ne dine pas ce soir avec vous, mais c'est une mesure de prudence préventive qui me force à commettre vis-à-vis de mon hôte cette incorection.

«Je sens, en effet, à quelques symptômes particuliers connus de moi, que, peut-être, la vie normale de mon cerveau va momentanément s'interrompre...»

— Aïe!... Aïe! grommela Gaëtan.

Il continua:

«...En d'autres termes, je prévois chez moi l'imminence d'une de ces crises dont je vous ai prévenu.

«Je vous réitère donc mes recommandations précédentes: quoique je dise ou que je fasse, restez indifférent à mes actes. Je vous conseille même de m'éviter le plus possible

usqu'à ce que, me sentant revenu à mon état habituel, je vous le fasse savoir.

« Mille regrets et

« Bien vôtre,
« Prince SIZIKAH. »

— On n'est pas plus régence! marmonna Faradel. Quelle tuile, mon Dieu!... Quelle tuile!

Il se mit, tout en froissant la lettre malencontreuse, à marcher comme un ours en cage, autour du guéridon d'ivoire cerclé d'or.

Une mauvaise angoisse l'empoignait, qui — disons-le — se compliquait en lui d'une colère sourde.

En effet, s'il reconnaissait volontiers les mérites de son amphytrion; s'il lui était même reconnaissant de l'avoir recueilli et accueilli au lieu de le renvoyer au milieu des vagues; s'il appréciait sa courtoisie un peu hautaine et son désir manifeste de lui être agréable, il lui savait pourtant un mauvais gré infini des tranches que lui imposait cette damnée folie.

On n'a pas, en effet, dix à douze millions de fortune qui vous attendent en France, en compagnie d'une fiancée qu'on adore et qui, de plus, est jolie, sans désirer ardemment la revoir le plus vite possible. C'est dire que tout ce qui peut ressembler à un possible effondrement de cette espérance, vous porte atrocement sur le système nerveux.

De là à détester la cause, volontaire ou non, de cet effondrement possible, il n'y a qu'un pas; et l'optique des faits et des sentiments subit alors des variations aussi brusques que radicales. C'était le cas de notre ami Gaëtan, cas excusable, en somme, et qui mérite tout au moins des circonstances atténuantes.

Il ressentit donc une sorte de rage à voir sa destinée, son avenir, ses projets de bonheur à lui et à celle qu'il nommait déjà « sa femme » mis en balance avec l'incohérente volonté d'un fou.

Au reste, il n'était pas sans avoir trouvé excessive la prétention de Sizikah qui, on s'en souvient, avait refusé de le ramener à la côte, alors qu'avec la vitesse merveilleuse du *Pipo*, ce léger retard n'eût même pas dû être pris en considération.

Il se fit aussi cette comparaison : que si le Japonais n'avait pas consenti à le rapatrier, il avait pourtant, bien volontiers, perdu quelques heures lors de l'incident du *Santa-Lucia*, pour la simple satisfaction d'amour-propre de démontrer sa force et la puissance de son engin.

Faradel en arrivait ainsi à conclure que Sizikah était un monstre de vanité et d'égoïsme, et qu'il n'avait tenu à le maintenir, presque prisonnier, à son bord que par gloire, pour avoir le plaisir de montrer à un Européen la suprématie de sa science d'Oriental.

Peut-être, qu'au fin fond, Faradel voyait juste en pensant ainsi. Quoi qu'il en soit, et que son raisonnement fût ou non logique, il était le fruit de circonstances et d'événements tellement anormaux, qu'il faudrait y être passé soi-même pour oser s'ériger en juge.

C'est donc un sentiment nouveau et très complexe qui venait d'envahir le cerveau de Gaëtan, à la lecture de la missive du prince.

Il ne le haïssait pas, non certes! mais il eût voulu pouvoir dominer sa folie.

Problème hélas! sans solution possible, il le reconnaissait. Dans de telles conditions, il n'y avait qu'à obéir, mais jusqu'à quelle limite?

Gaëtan se donna une longue consultation à cet égard, et prit enfin cette décision :

— S'il ne met pas manifestement le bateau en danger de perdition, je ne bouge pas. Du reste, il est à croire que — même

dans sa folie — le *Pipo* qui est pour ainsi dire son âme, ne redoute rien de sa tramontane. Reste la question personnelle. S'il voulait, comme l'autre jour, me pratiquer des évents dans le cuir?... Ah! dans ce cas, c'est une autre affaire!... Car je n'ai pas de peau de rechange, et je ne veux pas qu'on abîme celle que la nature a bien voulu m'octroyer. Et puis enfin, patientons! Nous verrons venir... mais ouvrons l'œil.

Il l'ouvrit, en effet... et même trop, car il ne put s'endormir, tant était grande son obsession.

Après avoir diné seul, Gaëtan était, en effet, rentré chez lui.

Alors, il vérifia sa carabine, y plaça un chargeur de trois cartouches, et la déposa bien à portée de sa main, puis il s'étendit sur la fourrure du divan.



GAËTAN ROMPIT LA CIRE ET LUT.

Le sommeil ne vint pas.

Dans la cabine, à côté de la sienne, il entendait le prince aller et venir. Parfois un coup (un coup de poing sans doute) faisait vibrer la cloison. A d'autres moments, des cris gutturaux lui parvenaient, assourdis par la paroi de métal, et Gaëtan n'en menait pas large.

— Je voudrais bien pouvoir donner congé de cet appartement, grognait-il. Mon voisin de palier fait vraiment trop de bruit. C'est une cause formelle de résiliation! Trouble de jouissance caractérisé! Il faudra que j'en parle au concierge.

Mais, malgré sa façon de vouloir, et aussi disons-le, malgré son courage réel, tant de fois éprouvé, notre gaillard eût volontiers donné la moitié, que dis-je? les trois quarts de l'or qu'il avait rapporté d'Afrique, pour être ailleurs... sur la terrasse du Café de la Paix, par exemple, en train de déguster un bock frais, sans faux-col.

Pourtant, vers une heure du matin, le bruit cessa, et après avoir longuement et minutieusement écouté, Faradel finit par s'assoupir; mais son sommeil fut de courte durée.

Un bruit le réveilla.

Brusquement il se redressa sur le coude,

et machinalement il étendit la main vers sa carabine.

Sizikah venait d'ouvrir sa porte, Gaëtan le vit traverser la cabine-salon d'un pas raide, somnambule. Il avait la tête rejetée en arrière. Sous les sourcils froncés, le regard était fixe, comme les yeux d'émail d'une poupée.

Le prince ne regarda pas dans sa direction et sortit par la porte opposée.

Consultant la minuscule pendule électrique vissée à la cloison, Faradel constata qu'il était quatre heures du matin.

— Il doit faire jour déjà, dit-il. Levons-nous!... Car dormir maintenant me serait impossible : et puis j'ai besoin de prendre l'air.

Et se frappant le front :

— Tiens!... Une idée! murmura-t-il. Voici que nous remontons vers le Tropique, et les requins doivent se faire moins rares. C'est un excellent prétexte pour me ballader sur la plate-forme avec ma carabine.

Par un surcroît de précaution, il prit dans sa caisse une poignée de cartouches de réserve, jeta l'arme à son épaule et sortit.

En enfilant le couloir qui donnait accès à l'escalier du panneau supérieur, Gaëtan avait l'âme préoccupée.

Il arriva au bas de l'escalier et là il aperçut un des matelots, qui, debout sur les premières marches, coulait son regard sur la plateforme.

Il le toucha légèrement de la main pour qu'il lui fit place, et l'homme, l'apercevant, eut un geste d'ennui.

Puis, mettant son doigt sur sa bouche, le Japonais se livra à une mimique silencieuse mais expressive que Faradel comprit tout de suite.

— Prenez garde! expliquait ainsi par gestes, le matelot. Pas de bruit! Pas de paroles!... Le maître est là!

Et cela voulait dire aussi :

— Il n'est pas dans son assiette ordinaire. Sa folie l'étreint... et toute intervention serait — pour l'instant — dangereuse.

— C'est bon!... Merci bien, mon vieux, déclara Faradel à mi-voix, tout en l'écartant. J'ai saisi ton langage de pantomime. Au reste, je suis aussi bien renseigné que toi.

Pourtant, le matelot le retint encore au passage, et désignant la carabine, il eut un geste qui voulait manifestement exprimer le conseil d'abandonner cette arme et surtout de ne pas s'en servir.

— Ça, mon garçon, c'est comme des dattes! déclara Gaëtan qui, passant outre, gravit l'escalier.

Debout à l'avant, et appuyé à la logette du timonier, le prince regardait la mer.

Quelle était son expression? Faradel n'eut pu le dire, car Sizikah lui tournait le dos, et ne se retourna pas lorsque le bruit des brodequins de l'Européen fit tinter le métal doré de la plateforme. Au surplus, Gaëtan n'eût pas besoin d'examiner longtemps le capitaine pour être convaincu que sa crise continuait.

Immobile comme une statue, Sizikah avait appuyé à plat ses deux mains sur le panneau vitré, et sans le vent qui soulevait l'étoffe de sa robe diaprée, on eût pu le comparer à une de ces figures qui ornaient autrefois la proue de la plupart des navires. Pourtant, de temps en temps, il s'animait.

Alors il dressait ses deux bras avec un long frisson qui le secouait tout entier. Il les laissait ensuite retomber inertes le long de son corps, puis monologuait d'un ton rauque en un langage barbare. Enfin, après un instant, il reprenait sa position primitive.

Violentement impressionné, Gaëtan contempla longtemps ce saisissant spectacle. Il s'était accoudé à la logette d'arrière, et songeait.

(A suivre.)

Comment on pose un câble sous-marin

On sonne. C'est le petit facteur du télégraphe. Nous ouvrons en hâte la feuille bleue qu'il nous apporte. Nous constatons que la dépêche vient d'outre-mer. Et quand nous avons, en quelques secondes, goûté la joie, ou subi la peine dont elle était pour nous la messagère, nous la jetons avec indifférence, sans songer à la somme d'intelligence, d'efforts patients, d'habileté professionnelle qu'il a fallu dépenser pour permettre à la pensée humaine de traverser avec la vitesse de l'éclair les océans; pour donner aux hommes disséminés sur tous les points du globe la faculté de communiquer entre eux, aussi rapidement, presque, que s'ils étaient tout près les uns des autres. L'habitude que nous avons prise de jouir des commodités de la vie nous empêche de nous enquerir, même de la façon dont elles nous sont procurées. Nous savons, assez vaguement, que le télégramme venu d'Afrique, ou d'Amérique, ou d'Australie, nous est arrivé par un fil déposé au fond des mers, et cela nous suffit. Mais comment, au moyen de quels appareils, a-t-on posé ce fil? Comment est-il fait,

pour garder et conduire le courant électrique au fond des mers, à des profondeurs qui atteignent six kilomètres, et sous d'énormes pressions? C'est ce que nous négligeons presque tous d'apprendre, et qu'il serait si intéressant de savoir pourtant. Les quelques lignes qui vont suivre ont pour objet d'en donner une idée simple et brève aux lecteurs du "Globe Trotter".

Théoriquement.

Théoriquement, la chose est des plus simples. Il suffit d'installer entre deux points déterminés un fil métallique non interrompu, de mettre à un bout un manipulateur, et à l'autre bout un récepteur télégraphique, pour avoir la possibilité d'échanger des dépêches, que la chose se passe d'ailleurs dans l'air ou dans l'eau.

Pratiquement.

Mais dès qu'on veut passer à la pratique,

il s'agit de communications terrestres, il n'en va plus de même quand il s'agit de transporter un courant

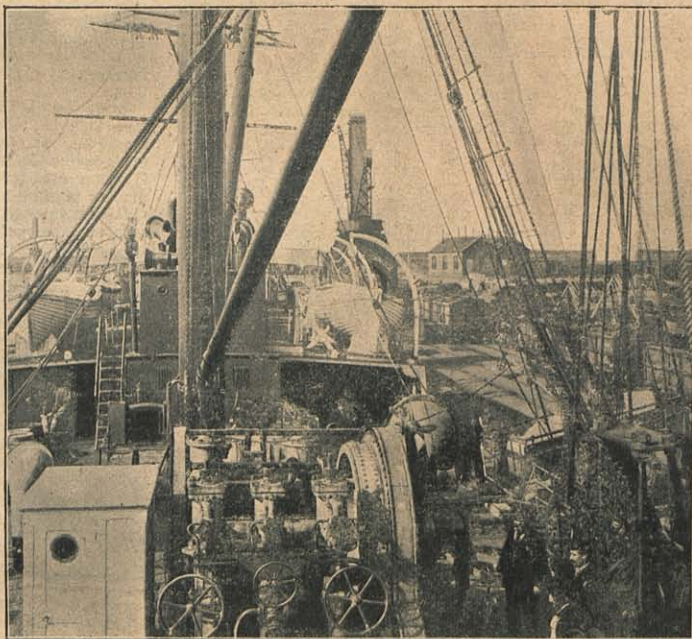
électrique, à travers des masses d'eau considérables. Et si l'on s'était avisé de poser un câble *nu*, entre Le Havre et New-York, par exemple, le poste destinataire n'aurait jamais reçu la moindre parcelle de l'électricité envoyée par le poste de départ. Ceci pour plusieurs raisons. La première, et la plus importante, sans doute, c'est que le courant se serait diffusé — si l'on peut ainsi s'exprimer — dans les flots environnants. Car l'eau, il ne faut pas l'oublier, est bonne conductrice de l'électricité, et, conséquemment, l'aurait absorbée. En outre, le fil métallique, roulé par les mouvements du fond, surtout près des côtes, n'aurait pas tardé à s'user, puis à se rompre, et la ligne aurait nécessité des réparations continues, coûteuses, difficiles, et incompatibles avec la stabilité qui doit être sa qualité dominante. On a donc été conduit à construire un fil spécial, très solide, et très parfaitement isolé, pour le transport du courant électrique à travers les mers.

Le câble.

Après de longues études, et de non moins longs essais, on s'est arrêté à la texture suivante, qui semble le mieux répondre aux besoins de la télégraphie aquatique.

Si vous coupez un câble sous-marin, la section vous montre ce qui suit:

En premier lieu, au centre, sept ou huit petits points rouges présentant l'aspect métallique du cuivre. C'est la coupure du conducteur proprement dit, du fil transporteur de l'électricité, qu'on fait de cuivre parce que c'est le métal le plus conducteur, et que l'on compose de plusieurs torons, pour éviter en cas de rupture l'inter rupture définitive, ce qui se produirait si le fil était à un seul brin. En composant le fil

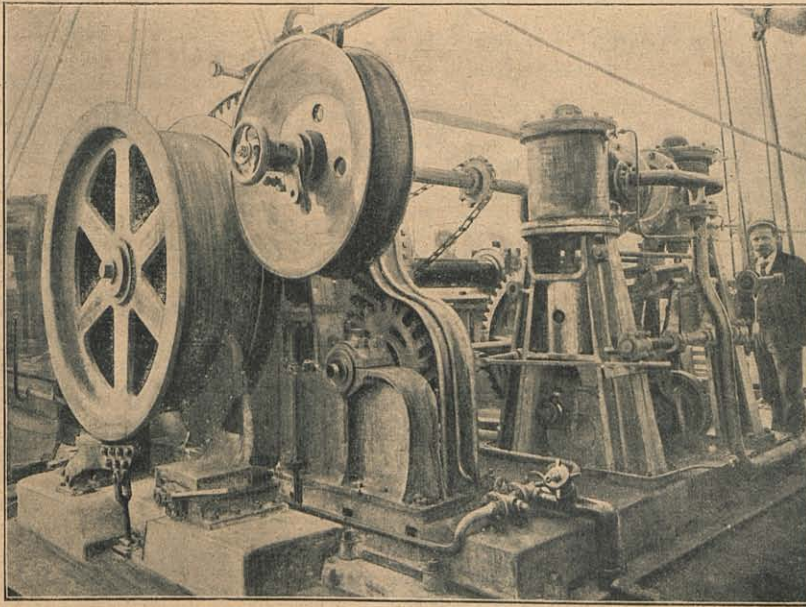


A QUAI. — PRÉPARANT L'EMBARQUEMENT.

les difficultés surgissent. Et d'abord, si un fil de cuivre ou un fil de fer simplement galvanisé, pour lui éviter la rouille, suffit quand



UN SONDAGE. — UN FIL MINCE EN ACIER, QUI N'A PAS MÊME UN MILLIMÈTRE DE DIAMÈTRE, VA DESCENDRE AU FOND DE L'EAU ET RAMENER, DE PLUSIEURS KILOMÈTRES, UN ÉCHANTILLON DU FOND.



LA MACHINE DE POSE DU « FRANÇOIS ARAGO ». — D'IMMENSES TAMBOURS, DE COLOSSAUX ENGRÉNAGES, DES TUYAUX D'EAU ET DE VAPEUR, VOILÀ LES ORGANES QUI PERMETTENT DE DÉPOSER, À 5 000 6000 MÈTRES DE PROFONDEUR, LE FIL QUI TRANSMETTRA BIENTÔT TANT DE JOIE ET TANT DE LARMES.

comme il l'est ici, on conserve la chance de l'utilisation, même après une rupture partielle.

Autour du conducteur, on aperçoit un cercle noir. C'est une couche de gutta-percha, le seul isolant électrique inattaquable à l'eau de mer connu. Autour de la gutta-percha, on a mis une épaisseur de chanvre qui protégera l'âme du fil contre les heurts et les frottements.

Mais ce n'est pas suffisant encore, et le câble a besoin de plus de solidité. L'étaupe sera donc entourée d'une armature solide en fil de fer, et cette armature elle-même d'une couche de chanvre goudronné qui constituera, enfin, l'enveloppe extérieure.

Toutes ces précautions prises, le câble est en état.

Mais il restera une question à trancher : celle de son diamètre, et conséquemment celle de son poids, suivant les profondeurs auxquelles il doit être immergé. Nous savons tous, en effet, que si la mer est très souvent agitée près de ses bords, cette agitation diminue à mesure que la couche d'eau augmente d'épaisseur, et qu'à partir d'une certaine profondeur c'est le calme absolu, sans aucune répercussion des mouvements de la surface. Il est donc inutile de mettre, dans cette eau immobile, un câble aussi résistant que celui qu'on placera près des côtes, par exemple.

On a donc créé trois types de câbles : le premier, dit câble *côtier* ou *d'atterrissage*, dont la grosseur varie entre celle du poignet d'un homme et celle d'un petit tuyau de cheminée ; le second, dit câble *intermédiaire*, qu'on emploie dès que la profondeur atteint 500 mètres ou que le fond suffisamment doux s'y prête ; et enfin, le troisième, dit câble *de grands fonds* ou de haute mer, qui n'a plus que l'épaisseur d'un goulot de bouteille. Ces divers câbles sont soudés bout à bout et posés suivant les besoins.

L'embarquement.

Les navires chargés de la pose des câbles sous-marins sont d'un modèle spécial, ainsi qu'il est facile de se l'imaginer, si l'on considère qu'ils ont à emmagasiner des centai-

nes de kilomètres de câble, et à les faire sortir ensuite, *en ordre*, pour les poser au fond de la mer. Ils contiennent, entre autres organes indispensables à leur fonction, des cuves où le câble décrit plus haut sera *levé* en sortant de l'usine productrice¹. Lever signifie disposer le câble par cercles ou par ovales concentriques. Ici, l'emmagasinage

se double d'une difficulté : conserver continuellement la possibilité d'éprouver le fil, c'est-à-dire de s'assurer qu'il ne s'y est pas produit de solutions de continuité accidentelles, et que le courant y passe bien d'un bout à l'autre. Cette difficulté est vaincue en prenant la précaution de laisser la première extrémité hors de la cuve, amarrée n'importe où, et en enroulant le câble de la circonférence au centre, par couches superposées, cette extrémité restant toujours dehors. De cette manière, à quelque moment que ce soit, on a toujours le moyen de faire passer un courant par un bout du fil, et de le recevoir à l'autre bout. Cet emmagasinage dure assez longtemps, comme on peut le penser.

Les sondages.

Mais, va-t-on, le navire une fois chargé, mettre le cap sur le point destinataire, et lâcher du fil en marchant, au petit bonheur ? Non. Les choses ne vont point de cette sorte, et de plus minutieuses précautions sont prises. Avant de mettre seulement le bout du câble à l'eau, on saura par quelles profondeurs il doit être immergé, sur quels fonds (sable, vase, roc...) il doit être posé, et cela sur toute la longueur de la future ligne télégra-

phique sous-marine. A cet effet, un navire aura fait au préalable ce qu'on appelle une campagne de sondage, et parcouru d'un bout à l'autre la route suivant laquelle le câble doit être posé.

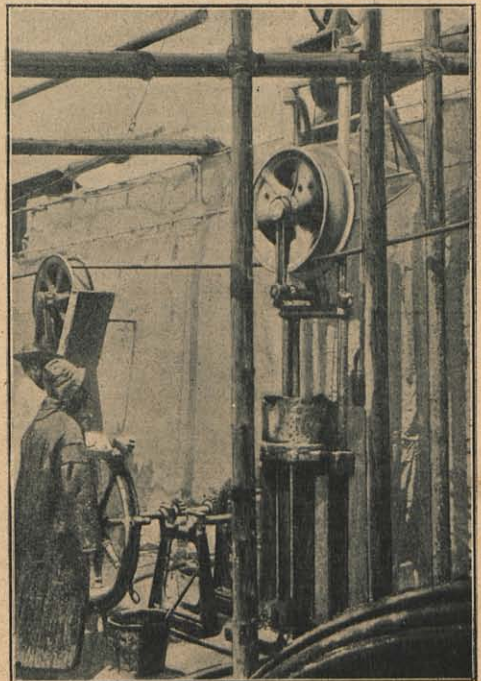
Du sondage en lui-même, nous dirons peu de chose, faute de place. Il s'opère au moyen d'un appareil composé d'un tambour sur lequel passe le fil de sonde, et dont on peut modérer la vitesse de rotation par un frein. Il porte aussi un compteur de tours destiné à mesurer le fil déroulé. Quant à ce fil lui-même, il porte à son extrémité un poids qui restera au fond quand il l'aura atteint, et un dispositif qui lui permet de rapporter un échantillon du sol sous-marin.

La pose du câble.

Tout est prêt. La campagne de sondage est terminée. Le câble est emmagasiné. Le navire part. Il laisse derrière lui du fil côtier, puis du fil intermédiaire, puis du fil de grand fond. Comment s'y prend-il ? C'est excessivement ingénieux et en même temps très simple, comme la généralité des choses ingénieuses.

Le navire porte, à son arrière, une poulie qu'on appelle poulie d'immersion, parce que c'est sur elle que passera le câble avant de plonger. Il porte encore, à l'arrière, une *machine de pose*, et à l'avant, une *machine de relèvement*. A chacune de ces machines est joint un dynamomètre. Et c'est tout, en principe.

Le câble sorti des cuves vient s'enrouler, plusieurs fois, sur les tambours de la machine de pose, dont on peut régler la vitesse au moyen de freins à sabots comparables à ceux qu'on emploie sur les moyeux des roues de voitures, mais beaucoup plus puissants. Il passe ensuite sur la poulie d'immersion, et s'en va dans la mer, dont il at-



1. La plus importante de ces usines en France est celle de la Société Industrielle des Téléphones, à Calais.

L'ŒIL FIXÉ SUR LE DYNAMOMÈTRE, L'HOMME DE SERVICE DOIT VEILLER À CE QUE LE CÂBLE SE DÉROULE RÉGULIÈREMENT.

teint peu à peu le fond et épouse les dénivellations, au fur et à mesure que le navire avance. Quant au dynamomètre, il est là pour mesurer la force avec laquelle le poids

paît en effet. Grappin et câble regagnaient le sol de la mer. Il y avait neuf mois qu'ils étaient là, impuissants et immobiles; ils avaient perdu le matériel de plusieurs navires; ils abandonnaient.

A quelques temps de là, les ingénieurs français se trouvèrent aux prises avec le même problème. Leur grappin semblait saisir le fil, le remonter à une certaine distance du fond, puis... le fil cassait. Nos compatriotes, en possession de la même science que les fils d'Albion, mais doués d'une plus forte dose d'initiative, résolurent de ne pas rester eux aussi neuf mois sur place, et surtout de ne pas perdre tout leur matériel. Ils se livrèrent à des sondages judicieux, et, trouvant tantôt 4 000 mètres de fond, tantôt seulement 1 500 mètres, tantôt 3 000 mètres, etc., acquirent bientôt la certitude qu'ils se trouvaient au-dessus d'une chaîne de montagnes sous-marine de plus de 2 000 mètres d'altitude, et que leur câble était allongé au pied d'une muraille colossale, dont le haut surplombait à la façon d'une corniche ou du balcon d'une maison.

Qu'arrivait-il? C'est facile à comprendre. Leur grappin ramassait bien le câble sous-marin; mais, en arrivant au haut de la muraille, il ramassait aussi le relief de la corniche, et si le treuil, à bord, continuait à tirer, tout cassait. Avoir trouvé ceci, c'était presque avoir résolu le problème. Ils firent construire un grappin spécial qui était

disposés à un effort nouveau, ne l'avaient pas trouvé.

Une anecdote pour finir.

A la pose des câbles sous-marins se rattache une anecdote qui terminera, de façon pittoresque, un article un peu long et un peu aride, peut-être.

En 1894, des ingénieurs français procédaient à une réparation de câble entre Paramaribo et Cayenne. Ils étaient en communication constante, quoique qu'imparfaite, avec la terre, par la voie Paramaribo-Fort-de-France, et, chaque jour, se faisaient donner les nouvelles importantes arrivées, les nouvelles françaises surtout, bien entendu.

Ils avaient sous leurs ordres un aide-électricien qu'on avait spécialement chargé de ce service quotidien.

Ce jeune homme vint un jour trouver ses chefs en leur disant: «Fort-de-France a donné clôture à dix heures, en annonçant que le président Carnot a été blessé par un anarchiste en descendant de voiture».

Or, ceci se passait au mois de mai, c'est-à-dire quelques semaines avant l'assassinat du président de la République. Il ne pouvait donc s'agir, à ce moment-là, que d'une plaisanterie, que d'une invention, que d'une mystification d'un goût plus ou moins discutable de la part de l'aide-électricien.

Cependant, le voyage de retour eut lieu, et le navire touchait à Plymouth pour rentrer ensuite à Cherbourg.

A Plymouth, un Espagnol partageant la cabine de la personne qui veut bien nous conter ce souvenir, vint lui dire:

— Vous savez? votre président Carnot a été assassiné hier.

Et l'ingénieur se refusait encore à le croire.

Mais en arrivant à Cherbourg, le lendemain même, il lui fallut bien se rendre à l'évidence. Les drapeaux en berne, les journaux, l'allure douloureusement émue de la foule, tout lui confirmait la triste nouvelle.

Mais s'imaginer-t-on de quelles enquêtes,



L'AVANT DU «FRANÇOIS ARAGO». — LA POSE EST TERMINÉE. ON VA COUPER LE DERNIER FILIN QUI RATTACHE ENCORE LE CÂBLE À BORD.

du câble agit sur l'arrière du navire, et détermine l'emploi qu'il faut faire des freins à sabots. Voilà l'opération dans ses grandes lignes. Mais se continue-t-elle ainsi jusqu'au bout de la future ligne télégraphique? Non.

Vers le milieu de la traversée, le câble est coupé, son extrémité est confiée à une bouée et le tout est abandonné, tandis que le navire va recommencer sur la côte opposée la manœuvre de pose.

Puis, la route refaite en sens inverse et en lâchant du câble, on retrouvera le bout primitivement abandonné, et dont la position était exactement déterminée par des observations astronomiques, on *épissera* ce bout à celui qui vient d'être amené, et on jettera le tout à la mer. La pose sera alors terminée.

Les difficultés.

Mais nous avons décrit ici une pose de câbles absolument normale, et au cours de laquelle aucun accident ne se serait produit. Ce serait, si l'on veut, la pose idéale. Dans la pratique, et surtout quand il s'agit de relevements et de réparations, il n'en va pas toujours de même, et les ingénieurs responsables d'une opération de ce genre se trouvent souvent en face de difficultés nécessitant l'emploi de toute leur intelligence, de toute leur science, et de toute leur initiative, sous peine d'abandonner l'expédition en train. Nous n'en citerons qu'un exemple, pour ne pas allonger indéfiniment cet article.

En 18... des ingénieurs français, au cours d'une campagne de sondages, rencontrèrent un navire portant des ingénieurs anglais chargés de relever un câble pour le réparer¹. Ces Anglais avaient retrouvé l'emplacement de leur câble, et le point d'interruption du courant, ce qui se détermine assez aisément de terre même; ils avaient, à de très nombreuses reprises, cru ramasser leur câble au fond de l'eau, mais jamais ils n'avaient pu l'amener à bord. Il leur semblait qu'ils l'enlevaient, le montaient jusqu'à une certaine profondeur; mais, là, le cordage portant leur grappin se tendait à rompre... et rom-



LES BOUÉES EMPLOYÉES POUR LA POSE DES CÂBLES SOUS-MARINS ONT LA FORME D'IMMENSES ŒUFS EN TOLE. ELLES SERVENT À MARQUER UN ENDROIT DE LA MER, TOUT COMME UN POTEAU INDICATEUR AU BORD D'UNE ROUTE.

disposé de façon à saisir le câble au fond de l'eau, mais aussi à couler sur la corniche sans l'accrocher.

C'était simple, sans doute, mais les Anglais, serviteurs de l'expérience acquise — pour ne pas dire de la routine — et mal

de quels interrogatoires, de quelles poursuites, sans doute, aurait été l'objet ici, celui qui aurait pronostiqué de façon aussi exacte, et même en parlant au hasard pour faire une mauvaise plaisanterie, le meurtre de Sadi Carnot?

B. J.

1. Episser, unir deux câbles bout à bout.
2. Le relevement d'un câble est l'opération inverse de la pose. Il s'exécute quand il y a interruption de courant par rupture du conducteur, ou rupture complète du câble. C'est au moyen de grappins spéciaux qu'on l'exécute, et avec le secours d'une machine de relevement, montrée par nos gravures.

Comment vit le Chercheur d'or guyanais

Un de nos collaborateurs qui, avec M. François Geay, l'un des explorateurs qui ont



L'EXPLORATEUR FRANÇOIS GEAY.

pendant de longues années parcouru les pays malsains de la Guyane française, nous adresse les quelques notes qu'on va lire, en les accompagnant de nombreuses photographies.

Nous en extrayons les plus intéressantes que nous joignons à cet article qui montrera les conditions anti-hygiéniques dans lesquelles vit le digger¹ guyanais.

Il n'y a rien de plus terrible que la vie du chercheur d'or guyanais. En Californie, en Australie, au Transvaal, voire au Klondyke et en Sibérie, l'homme travaille au grand air, et s'il barbotte un moment dans l'eau glacée ou s'il patauge dans la neige « pourrie », il peut, sa journée finie, se réchauffer près d'un bon feu et s'enivrer d'air pur.

En Guyane, rien de pareil.

Le travail se fait en pleine forêt vierge, c'est-à-dire dans un milieu où la lumière et l'air, les facteurs indispensables de la vie, sont mesurés parcimonieusement, et où le peu de soleil qui filtre à travers les rameaux pressés de l'épaisse et mystérieuse futaie, ne sert qu'à entretenir une humidité constante, un brouillard chargé de miasmes délétères, impalpables et presque toujours mortels.

Les mineurs sont là, au fond des ravins ou des vallées, pour des mois entiers, pendant toute la saison des pluies, attendu qu'il faut de l'eau, beaucoup d'eau pour laver les sables déposés au fond des criques par les oréades guyanaises.

Mais ces pluies sont torrentielles et couvrent le sol d'une moyenne annuelle de quatre mètres.

Ecoutez plutôt ce que dit à ce sujet mon ami François Geay, l'explorateur bien connu qui parcourt ces régions depuis bientôt quinze ans.

« Les avalanches de pluies ne cessaient de tomber que pour retomber bientôt; nos vêtements ne séchaient pour ainsi dire jamais. La nuit venue, on se réchauffait tant bien que mal auprès des brasiers sur lesquels se cuisait notre sommaire repas, composé de *bacallian* (morue de très mauvaise qualité qui se vend à Cayenne) ou de poisson péché dans le fleuve. Le repas terminé, nous prenions place sous de rudimentaires patawas, tristes huttes de voyage faites de quelques feuilles de palmier, supportées par deux trépieds formés chacun de trois perches, et nous dormions à même sur le rocher rugueux, enveloppés dans

« nos couvertures qui ne tardaient pas, elles aussi, à ruisseler d'eau. »

Pour en revenir à notre chercheur d'or, sachez qu'il doit — avant de toucher la crique enchantée — passer plusieurs semaines en pirogue pour remonter le fleuve (le relief de la Guyane n'est qu'une succession de gradins que les fleuves descendent plus facilement que les pirogues les remontent), et pendant ces semaines de navigation, le pauvre diable est exposé, à demi nu, aux ardeurs d'un soleil impitoyable ou aux torrents de pluie; lorsqu'il rencontre un saut (il y en a de terribles, le *Dent-Grave*, par exemple), il doit faire appel à toute son habileté pour le franchir sain et sauf, et les croix ornées de bougies que chaque mineur dépose en passant, comme une offrande au minotaure Plutus, montrent bien que tous les mineurs ne reviennent pas de ce terrible voyage.

Quand le canotage est fini, c'est la marche sous bois qui commence. Chargé comme un portefaix, le mineur doit se méfier des « z'ouilles chiens » qui lui accrochent traîtreusement les pieds, des serpents qui dor-

souliers à côté de lui, au grand estomagement des paresseux restés à la ville, pour vivre de leur petit ordinaire. A la crique, le mineur est aussi dénué de tout que pendant son voyage; il va lui falloir élever à la hâte un carbet dont la toiture en feuilles va servir incontinent de logis à la plus jolie collection de maringouins et de serpents qu'il soit permis de rêver. Pas de portes ni de fenêtres, mais, en revanche, le carbet est ouvert à tous les vents par ses quatre côtés veufs de toutes palissades.

Comme mobilier, le hamac indien ou le boucan, ce cadre de bois rempli d'herbes, ce qui donne également asile aux insectes et aux serpents. Le vêtement de travail se compose d'un vague pagne, remplacé dans la tenue civile par le pantalon et la vareuse de matelot. Pas de chaussures; les explorateurs eux-mêmes se contentent de caoutchoucs de plage ou d'espadrilles; elle est finie, la légende des voyageurs en grandes bottes, et Geay me disait qu'un quidam qui s'aventurerait, ainsi chaussé, dans le sous-bois guyanais, n'irait pas loin.



CAMPMENT SUR LA RIVIÈRE LUNIER.

ment dans les herbes, des jaguars qui le guettent en haut des arbres, et de mille dangers divers qui attendent le voyageur guyanais. Mais admettons que les mineurs arrivent quand même, grâce à leur manière de suivre, en file indienne, les sentiers déjà tracés (oh! combien peu!), il leur faut néanmoins barboter dans l'eau des savanes, enjamber les racines colossales, escalader des mornes à pic, se familiariser avec les mille bruits de la forêt, les rumeurs confuses, le choc des anabos, le manque d'air et de lumière, endurer la faim et la soif, se contenter d'un singe décharné et d'eau croupie, et dormir à la belle étoile, transi et moulu dans des vêtements presque toujours mouillés.

On conçoit facilement qu'une telle ambiance, chaude et froide alternativement, prédispose notre pérégrin à des inflammations rénales.

Enfin, le voici arrivé à la crique merveilleuse qui va faire du misérable d'aujourd'hui le nabab de demain qui pourra se promener dans Cayenne en voiture découverte, avec une ombrelle au-dessus de la tête, et ses

Mais ce n'est pas fini pour le mineur installé sur le bord de sa crique, au contraire, ça ne fait que commencer; il lui faut, avec son sabre d'abatis, procéder au débouement d'une certaine étendue de terrain, il lui faut barrer l'eau de la crique, canaliser des tranchées pour amener le liquide dans les *sluices* qui sont souvent des fragments de pirogues emboîtés les uns dans les autres. Il lui faut encore recueillir la boue aurifère — dans laquelle il patauge jusqu'au ventre — trier les sables, les laver, et tout cela dans une eau tiède ou glacée, selon la température.

Pour une telle fatigue, ce forçat volontaire a-t-il au moins une bonne nourriture? Vous avez vu ce que disait mon ami Geay qui me racontait aussi que parfois il se réconfortait avec un rôti de singe, atèle, cèbre ou mycète, échaudé à la hâte et grillé à même la braise. Et encore, Geay était-il chargé de mission, jouissant d'un certain confort, et pouvant revenir en arrière si la vie lui devenait impossible.

Il n'en est pas de même pour le mineur

1. Mineur.

qui est rivé à sa chaîne par l'auri sacra fames des Anciens.

Le mineur n'a, pour se refaire, que du manioc torréfié, du riz, de la farine de blé,

des légumes secs, du lait condensé, des conserves alimentaires, le tout plus ou moins avarié, ayant été véhiculé dans des récipients mal joints, souvent malpropres, et déposés dans des magasins aussi élémentaires que les carquets. Les microbes, les insectes et les

ermements de moisissure s'en donnent à cœur joie, et ne laissent au pauvre mineur que des aliments à peu près imangeables et transformés souvent en mixtures toxiques.

On voit que tout concourt à répandre chez ces malheureux diggers la néphrite signalée par le docteur Brémont.

Et pourtant, rien n'arrête le courage de ces maudits dans leur croisade; il y en a peut-être un peu moins aujourd'hui, mais ne croyez pas que la peur de la maladie les ait arrêtés; c'est parce que l'or commence à se faire plus rare.

Geay, l'explorateur du Contesté, de la Guyane et du Venezuela, me racontait avant son départ pour le Maroni, l'année dernière, que le rush avait commencé en 1894, le rush sérieux, car on avait déjà battu les criques auparavant, et Guignes, l'inventeur de la République de Connani, en avait parlé en ces temps déjà lointains.

Donc, en 1894, de hardis chercheurs d'or pénétrèrent dans l'intérieur du pays contesté, et leurs recherches furent couronnées d'un plein succès, malheureusement, car cette chasse à l'or appela d'autres chasseurs et devait préparer le litige de la Guyane franco-brésilienne et le drame de Napa, où Cahal tua le capitaine Lunier.

Cette région déconsidérée, méprisée jusqu'à par le Brésil et par la France indifféremment, valait donc quelque chose; effectivement, les diggers, comme disent les Anglais, ou les gambuquinos, comme disent les Espagnols, avaient prouvé que toute la partie montueuse séparant les fleuves Cachimour et Carsévenne, du moins du côté de leurs sources, était fabuleusement riche en or.

Il y eut, bien entendu, un revirement to-

appât du gain, par cette aubaine colossale, par la réalisation de cet *el dorado* si longtemps prôné (depuis Orellana) et jamais trouvé, par ce rêve enfin touché du doigt — ou plu-

tôt du pic — ne connurent plus de lois et se précipitèrent en aveugles sur ce coin du globe, hier encore célèbre par sa solitude et son aspect désolé.

Durant des années, ce fut une activité fébrile, une lutte terrible et sans relâche du mineur — nègre presque toujours — contre les aléas les plus divers et la nature sauvage coalisés. Comme à San Francisco, comme à Ballarat, comme à Johannesburg, on vit des fortunes réalisées en un rien de temps et qui disparurent avec la même prestesse, tout comme si les criques guyanaises eussent été des succursales de la rue Quincampoix rééditée; les uns



MOUTONNE GRIMPANT À UN ARBRE AVEC SON PETIT.

disparurent dans le jeu, mais beaucoup plus retournèrent à leurs sources, c'est-à-dire qu'elles tombèrent dans les *rapides*, dans les tourbillons des *sauts* qui coupent les fleuves guyanais d'autant d'obstacles dont l'homme n'est pas toujours victorieux.

Ici encore, j'emprunte la plume de mon ami Geay qui a visité les champs d'or et en a pris des épreuves vécut.

« De tous côtés, les tombes jalonnèrent les routes qui marchent, les rivières et les criques de pénétration. Chaque saut eut son cimetière. Durant des années, noirs, métis et mulâtres ne cessèrent de s'exploiter avec le plus pur égoïsme du "chacun pour soi", et durant des années aussi, des centaines de millions d'extraits des sables et des terres des hauts plateaux ne cessèrent d'affluer vers les villes... »

Et c'est pour ce résultat que des créatures raisonnables affrontent un séjour humide, tour à tour chaud et froid, une habitation insalubre, des bains prolongés dans une boue putride et une nourriture malsaine. C'est triste pour l'humanité !

L. M. V.

Un Incendie dans les Pampas

(Voir notre couverture.)

Depuis plusieurs jours nous vivions dans une certaine inquiétude, car nous savions le feu dans nos parages, mais heureusement le vent nous protégeait, tout au moins momentanément, car qui pourra jamais se fier aux vents pampéens ? Dans le lointain, on voyait d'épais nuages de fumée; la température assez froide par ces nuits d'hiver (nous étions alors en août) était devenue presque tiède. Les vents ayant tourné, l'incendie menaçait notre « estancia ». Activé par un vent violent, le feu avançait avec une rapidité effrayante; sa vitesse, d'après les gauchos, était presque égale à celle d'un cheval au galop. A l'horizon, sur une longueur que, sans exagérer, je puis évaluer à 5 à 6 000 mètres, on voyait une ligne de feu, surmontée d'un épais nuage de fumée et qui, menaçante, se dirigeait vers nous. Il n'y avait pas de temps à perdre. En un instant tout le monde fut à cheval. La moitié d'entre nous s'occupa de rassembler les troupeaux, chose peu facile, car si les bœufs et les vaches fuient instinctivement le danger, il n'en est pas de même des moutons anéantis par la peur. Les chevaux n'étaient guère plus faciles à sauver. Affolés par la vue du feu, ils couraient dans toutes les directions jusqu'à ce que, immobilisés par la peur, ils se laissent tomber sans tenter le moindre effort.

Nous avions quelque peine à conduire nos chevaux que la vue des flammes effrayait et bientôt nous fûmes même obligés de descendre et de confier nos montures à un des « péons » qui nous avaient accompagnés.

Tout en marchant j'étais fort surpris de sentir un vent violent me souffler dans le dos; alors que marchant vers le feu et celui-ci avançant sur nous, il me semblait que c'est dans la figure que je devais sentir le courant d'air.

J'en marquai mon étonnement à l'un de mes compagnons : « Ceci n'a rien d'extraordinaire », dit-il, et j'ai observé qu'il en est ainsi dans tous les incendies; le feu appelle l'air autour de lui, tout comme les terres chauffées par le soleil, lorsque se produit un cyclone. »

Le feu avançait rapidement. Après un fort court conciliabule, l'estancier se décida d'allumer un contre-incendie. A environ 1 000 mètres du front des flammes, nous allumâmes la brousse. Pendant ce temps deux autres gauchos nous avaient rejoints portant chacun, deux peaux de mouton et la peau d'un bœuf tué pour cette occasion. Afin que le feu, mis intentionnellement, ne gagnât pas les pâturages de notre « estancia » les gauchos se mirent à frapper les herbes enflammées avec les peaux de mouton encore saignantes pendant que d'autres gauchos ayant tendu, pour leur servir d'écran, la peau encore sanglante du bœuf, sur deux bâtons arrangés en forme de croix, la promenaient sur la lisière du feu.

Le courant d'air violent qu'appelait l'incendie se mit alors de la partie, soufflant sur le feu que nous avions allumé et le rapprochant du foyer principal.

Bientôt les deux nappes de feu se rencontrèrent, et une demi-heure après, tout danger était conjuré : l'incendie s'éteignit de lui-même, faute d'aliments, la brousse ayant été entièrement consumée de part et d'autre.

Cette fois donc nous n'avions eu aucun dégât; mais il n'en est malheureusement pas toujours de même. Les incendies des pampas sont souvent terribles et don Luis de B... me raconta, pendant que nous retournions à l'estancia, que quelques années auparavant le feu avait détruit les deux tiers de ses pâturages, brûlant également plus de cinquante chevaux et de quatre cents moutons.

DANIEL DE FLESSELS.



SUR LA RIVE DROITE DE LA CARSEVENNE, PRÈS DU SAUT.

tal de l'opinion, et dès leur retour des placers nouvellement découverts, les premiers chasseurs d'or furent « suivis, débordés par la multitude des nouveaux venus cherchant aussi fortune... »

Quel rusé ce fut alors ! Quel afflux formidable ! Des milliers d'aventuriers, affolés par cette richesse insoupçonnée, par le facile

1. Forme pampéenne.
2. Domestiques.
3. Fournier.



SUR CES MOTS, IL TIRA DE SON ARMOIRE UNE LIASSE DE BILLETS QU'IL TENDIT AU RELIGIEUX.

LORD CRÉSUS

ROMAN INÉDIT

Par Gérard de Beauregard et Henry de Gorsse

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PARUS

Lord Listowel, fixé depuis dix-neuf ans en Amérique, et qui n'a pas donné de ses nouvelles, est déclaré "légalement absent". Ses héritiers sont réunis chez le notaire, où doit avoir lieu la lecture du testament. Au moment où on va l'ouvrir, une lettre de lord Listowel arrive. Profonde déception des héritiers. Arrivés à New-York de Marguerite Tessier et de son père. Ils y sont reçus fort cordialement, mais les autres héritiers les ont suivis, et le millionnaire, qui voit leur cupidité, s'éloigne en toute hâte de New-York. Son départ pour le Klondyke, où il a l'intention de distribuer toute sa fortune avant sa mort, que les médecins lui ont prédite prochaine. Sa cousine et son père l'y suivent. Leurs aventures. Où le pays de l'or se montre sous un aspect peu engageant. Comment lord Listowel échappa à la mort. De quelle façon on récolte l'or. Lord Listowel commence la distribution de sa fortune.

XVI (suite)

Un murmure accueillit cette communication. Pourtant comme elle n'avait rien, après tout, que de naturel, les solliciteurs en prirent aisément leur parti et se dispersèrent en se promettant de revenir. Un seul, un pauvre homme

qui semblait accablé de tristesse et fort las d'avoir longtemps attendu sur la place, après une hésitation s'approcha du secrétaire.

— Monsieur, lui dit-il, j'avais rendez-vous avec monsieur Patrick. Quand j'ai donné mon nom au bureau, on m'a dit de prendre la file. Cependant c'était bien pour aujourd'hui : ne pourrai-je donc pas lui parler ?

— Qui êtes-vous ? demanda le secrétaire.

— Je suis le mineur que monsieur Patrick a rencontré avant-hier, sur le claim 3 de l'Eldorado.

Le secrétaire alla rendre compte de l'incident à lord Listowel qui aussitôt arriva en personne et, prenant la main du pauvre hère, lui dit : « Entrez, mon ami, entrez et ne m'en veuillez pas. Ce n'est pas ma faute. »

Lorsque tous deux furent dans le salon, le mineur, sans oser s'asseoir, comme son interlocuteur l'y invitait, se mit à tourner son bonnet dans ses mains et à baisser ses yeux humides d'émotion.

— N'ayez pas peur, lui dit doucement lord Crésus, je veux votre bien et nous allons causer tranquillement. Que puis-je pour vous ?

— Rien, milord, répliqua d'une voix éteinte

l'infortuné qui avait appris, parmi la foule, la véritable qualité de lord Patrick.

— Comment, rien ?

— Non, milord, et si j'ai tenu à vous voir, c'est seulement pour vous prier de ne plus vous inquiéter de moi.

— Avez-vous donc trouvé de l'or ? Avez-vous quelque espoir de vous tirer d'affaire et de rentrer en France avec une épargne ?

— Hélas ! fit le mineur en versant des larmes qui précisaient tristement le sens négatif de sa réponse.

— Eh bien, alors ? interrogea lord Crésus étonné.

Le Français, comme honteux, resta quelques secondes sans rien ajouter, puis se décidant, il dit avec un accent de sombre résolution :

— D'après ce qu'on m'a dit, milord, vous êtes généreux et vous donnez à ceux qui vous demandent. Vous êtes libre de donner, comme eux de demander. Pour moi, je n'ai jamais eu recours à la charité des autres et j'aime mieux mourir que de recevoir l'aumône !

Rempli de surprise et aussi d'admiration par cette dignité, à laquelle les précédents ne l'a-

Dans le prochain numéro : En Automobile dans le Sahel tunisien

vaient pas accoutumé, lord Crésus n'en laissa rien paraître et riposta sur-le-champ :

— Vous vous méprenez, mon ami, sur mes sentiments. Oui, je fais des aumônes quand on m'en réclame, mais je n'ai pas l'habitude d'humilier un homme en lui proposant une charité qu'il ne sollicite point. Ce n'est donc pas, croyez-le bien, d'une charité qu'il s'agit, quand je vous offre mes bons offices.

— Alors ?... interrogea à son tour le mineur un peu confus.

— Alors je n'ai pas d'autre pensée que de vous proposer un marché. Vous m'avez dit que nul acquéreur ne s'était trouvé pour votre claim. Vous vous trompez car vous en avez un et cet acquéreur c'est moi.

— En ce cas, fit le paysan forésien rassuré, c'est différent et je vous remercie de votre bonne pensée.

— Combien en voulez-vous ?

Il était visible que le mineur troublé par ce suprême espoir, luttait entre le désir de tirer le plus possible de la surface du terrain et le scrupule de le surfai- re. Il entrevoyait le salut, le retour, le bonheur peut-être. Mais d'autre part, il se souve- nait d'avoir avoué qu'on ne trouvait plus d'or dans ce claim de malheur, et il se taisait plein d'angoisse.

— Vous ne vou- lez pas me faire de prix ? demanda lord Listowel. Eh bien, moi, je vais vous faire une offre. Accepte- riez-vous cent mille dollars ?

Le Français eut un éblouissement. Cent mille dollars ! Cela faisait en France plus de cinq cent mille francs, plus d'un demi-million !

Mais non, cela ne pouvait être sérieux ! On se raillait de lui ! On insultait à sa mi- sère !

— C'est une plaisanterie ! gronda-t-il enfin presque indigné.

— Une plaisanterie ! reprit lord Listowel d'un ton froid. Qui vous donne le droit de parler de la sorte ? Quand je veux plaisanter, je vous prie de croire que je sais choisir mon moment.

— En ce cas, je ne puis accepter une combinaison où vous seriez dupe !

Lord Crésus qui voulait fléchir le pauvre mi- neur ruiné sans attendre sa fierté eut recours à un innocent mensonge.

— Vous vous trompez encore, dit-il. J'ai pris mes informations. Il y a, paraît-il, dans les sous-sols de ce claim une veine unique d'une richesse prodigieuse. C'est moi au contraire qui, le sachant, vous trompe en vous offrant cent mille dollars. Mais je considère que les trous à forer seront profonds et que la main- d'œuvre sera onéreuse. D'ailleurs, c'est à prendre ou à laisser, mais je vous préviens que je suis à peu près seul à connaître ce détail et que si ceux-là même qui me l'ont révélé étaient tentés de monter l'enchère, j'irais à m'importer quel prix pour rester maître de votre terrain. Libre à vous de croire ce que vous voudrez,

mais ce dont vous pouvez être certain, c'est que je veux ce claim à tout prix, vous entendez, à tout prix.

Décidément c'était sérieux. Peut-être même, pensait le mineur, serait-il plus profitable de garder le claim et d'aller chercher soi-même cette veine d'or sans pareille. Mais une telle pensée fut aussitôt évanouie qu'apparue ; la femme était malade, les petits avaient faim, mieux valait profiter de l'aubaine et tenir que courir.

— Conclu, déclara-t-il, j'accepte.

— A merveille, fit lord Crésus ravi. Voici un chèque que vous toucherez à la *Canadian Bank of commerce*. Je reprends de même pour 5000 dollars votre outillage, vos vivres et votre case sur le claim. Comme cela, nous serons en règle.



LA PORTE SE ROUVRIE BRUSQUEMENT ET MARGUERITE PARUT DEVANT LUI.

Et tout en lui tendant le rectangle de papier qui représentait la fortune, il ajouta : « Partez demain, mon ami, sans faute.

— Ah ! pour cela, vous pouvez être tranquille. Je ne moisirai pas dans ce chien de pays. Je vous remercie bien tout de même, allez, et je vous souhaite de trouver des millions dans mon claim.

— Je l'espère, conclut en souriant lord Listowel qui prit le titre de propriété que lui présentait le mineur et le mit dans sa poche.

Puis ils se séparèrent avec une poignée de mains et lord Crésus, satisfait de sa journée, remonta dans sa chambre.

CHAPITRE XVII

OU LE PAUVRE LORD CRÉSUS SE TROUVE HORS D'ÉTAT DE FAIRE FACE À LA PLUS TERRIBLE DES ÉCHÉANCES.

Ainsi que lord Listowel l'avait fait annoncer, il se mit le lendemain encore et les jours suivants, à la disposition des solliciteurs. On juge que, parmi la population de ce pays, formée

de désabusés, de prodiges, d'aventuriers et de filous de toutes les parties du monde, la dignité et le respect de soi-même ne dut pas arrêter beaucoup de gens, lorsqu'on sut qu'il existait une bourse ouverte où il n'y avait pour ainsi dire qu'à aller puiser.

La poche de lord Crésus avait été proclamée, en quelques heures, le plus riche claim de tout l'Alaska, avec cette supériorité encore que l'or s'y trouvait tout monnayé et qu'il suffisait de s'asseoir devant un bon feu pour le ramasser, au lieu d'aller geler pendant des mois sur la terre durcie.

Comme il était facile de le prévoir, la nou- velle se propagea avec la rapidité d'une trainée de poudre. À chaque bouche qui la répétait, l'histoire des générosités de lord Patrick pre- nait une apparence de plus en plus merveil- leuse. On parlait de tonneaux d'aigles que des malheureux emportaient de l'hôtel Bellevue. Un témoin racontait qu'un des solliciteurs était revenu avec une valise qui craquait sous la pression des banknotes. Le soir du second jour, on assurait, sans rire, qu'il y avait trois mili- liards à distribuer !

Aussi, des vallées les plus lointaines, les mi- neurs accouraient pour prendre leur part à cette opulente curée. Des districts entiers étaient devenus déserts en une heure ; par toutes les routes, des groupes arrivaient en hâte à Daw- son, la population de la ville était doublée et, vers le midi du troisième jour, on eut la cu- riosité de mesurer la file des quémandeurs. Elle avait près de deux milles de long !

Il en était d'ailleurs de cette mine d'or com- me de toutes les mines. Les uns y trouvaient la forte somme, les autres s'en retournaient bredouille ; des discussions s'engageaient entre ceux-ci et ceux-là sur la justice du Crésus que les premiers célébraient avec enthousiasme et que les seconds vilipendaient en termes violents et passionnés.

Lord Patrick, lui, sans plus se soucier d'un tel envahissement ou des jugements fort di- vers portés sur ses décisions, continuait sa tâche avec une sérénité parfaite. Il semblait même avoir si bien pris l'habitude de son nou- vel état qu'il n'en éprouvait plus de fatigue et supportait ses douze heures d'audiences quoti- diennes le plus gaillardement du monde.

Enfin, le 6 juin, après dix jours de distribu- tions et de largesses, aidé par son secrétaire, lord Patrick songea à établir son budget. Du- rant deux heures entières, il fit et vérifia des kyrielles d'additions et, le compte une fois ar- rêté, il constata qu'il lui restait pour tout actif, libre de toute charge, deux cent trois mille dollars, c'est-à-dire à peine un centième de son immense fortune. Il se déclara ravi du résultat, mais formellement résolu à s'en tenir là, dési- rant conserver, disait-il, une poire pour sa der- nière soif.

Pour commencer, il acquitta d'avance ses frais d'hôtel jusqu'à la fin du mois, terme ex- trême, dans son esprit, de sa triste existence ; il donna, pour sa peine, quelques centaines de dollars à son secrétaire et mit à part les deux cent mille dollars restants, pour parer à toute éventualité.

Un avis affiché à la porte et distribué par la ville, informa le public que « la somme con- sacrée par lord Listowel à venir en aide aux entreprises utiles comme aux infortunes immé- ritées se trouvant épuisée, les réceptions se- raient interrompues et les secours d'argent supprimés. »

Il y eut des murmures et des protestations parmi les retardataires et parmi ceux qui avaient déjà dissipé au jeu ou ailleurs ce qu'ils tenaient de la munificence du lord, mais enfin il fallut bien se rendre à la nécessité et renoncer à l'im- possible.

Le lendemain du jour où cet avis avait été officiellement publié, deux hommes se présen- tèrent à l'hôtel et demandèrent avec tant d'in- sistance à parler à lord Patrick que celui-ci finit par donner l'ordre de les introduire.

— Milord, dit l'un des nouveaux venus, je suis le père Judge, directeur et fondateur de l'hôpital de Dawson et voici le docteur Holborn,

mon collaborateur, mon ami et le médecin de l'hôpital.

Lord Crésus salua les deux hommes et attendit qu'ils précédaient le but de leur visite.

— Milord, reprit le père Judge, je sais quelle générosité vous avez montrée dans ce pays; je connais vos aumônes, vos souscriptions, vos prodigalités, si j'ose employer un tel mot pour d'aussi nobles actions; il m'a semblé que vous ne demeuriez pas indifférent aux besoins de notre hôpital bien modeste et bien pauvre, étant donné ses charges et les services qu'il est appelé à rendre.

— Mais, mon père, ignorez-vous l'avis que j'ai fait publier ? demanda lord Patrick avec la plus grande courtoisie.

— Hélas ! milord, je le connais et je m'en déssole. Obligé par ma fonction d'être à l'hôpital toute la journée, je n'ai pu trouver plusieurs heures pour attendre à votre porte, non plus que le docteur et je pensais que peut-être, en considération des motifs de ma requête, vous auriez la suprême bonté de faire une exception.

Le père Judge, anxieux, s'arrêta et regarda lord Listowel qui, sans répondre d'abord, parut réfléchir.

— Eh bien, dit enfin celui-ci, je ne veux pas qu'on m'accuse d'avoir refusé mon obole. L'asile par excellence des malheureux. Si vous étiez venu plus tôt, mon père, j'aurais pu faire mieux, mais à l'heure actuelle, je suis bien allégé.

Sur ces mots, il tira de son armoire, une liasse de billets qu'il tendit au religieux.

— Tenez, mon père, voici cent mille dollars. En conscience, je ne saurais vous offrir davantage.

— Ah ! milord, s'écria le père Judge émerveillé, comment pouvez-vous croire ? Mais c'est splendide ! Rien ne me donnait le droit d'espérer... Quelle reconnaissance vous devrez nos malades !... Ah ! milord... Ah ! milord !...

— Ah ! milord !... Ah ! milord !... répétait de confiance le docteur Holborn, tandis que les deux visiteurs avaient saisi, chacun, une main de lord Patrick et la serraient avec effusion.

Le père Judge en était haletant d'ivresse et de bonheur. Il cherchait quelle marque d'empressement de gratitude il allait pouvoir donner en échange, et naturellement il ne trouvait rien qui fût à la hauteur de ce cadeau princier.

— Milord, s'écria-t-il, je n'essaierai pas de reconnaître un tel bienfait. Du moins, permettez-moi de vous laisser un témoignage de mon admiration. Deux lits seront fondés qui porteront votre nom et dont vous aurez à perpétuité la disposition libre et complète pour les malades qu'il vous plaira de m'envoyer et pour vous-même.

— Merci, mon père, merci, répondit en souriant lord Listowel. J'accepte, mais je crains bien de n'avoir jamais personnellement l'occasion d'en user.

— Il est vrai, approuva le père Judge, que vous paraissiez trop bien portant pour...

— Trop bien portant... répéta lord Listowel avec un triste hochement de tête et, derechef, il demeura silencieux, réfléchissant selon toute apparence, sur de fâcheux sujets, car ses yeux se baissèrent, son sourcil se fronça malgré lui et son corps s'abandonna au dossier de la chaise, accablé.

Les deux spectateurs de ce subit changement dans l'attitude de lord Crésus se tenaient immobiles, sans oser troubler par un mot banal sa visible mélancolie.

Au bout d'un instant d'ailleurs, il se redressa et, retrouvant son premier sourire, il dit d'un ton d'enjouement en s'adressant au médecin :

— Je vais être indiscret, docteur. Mais, après tout, c'est le rôle d'un client et je vais devenir le vôtre ; combien demandez-vous pour une consultation ?

— J'ai deux tarifs, répondit le docteur Holborn. Aux pauvres, je ne demande rien ; aux riches, je réclame dix dollars.

— En ce cas, je puis bien admettre, qu'ayant payé d'avance, j'ai droit à une méticuleuse consultation ?

Holborn et le père Judge éclatèrent d'un gros rire, tant la question leur sembla plaisante.

— Je prends votre bonne humeur pour un aimable acquiescement, reprit lord Listowel et sans plus de façons, docteur, je me livre à vous tout de suite.

— A vos ordres, milord.

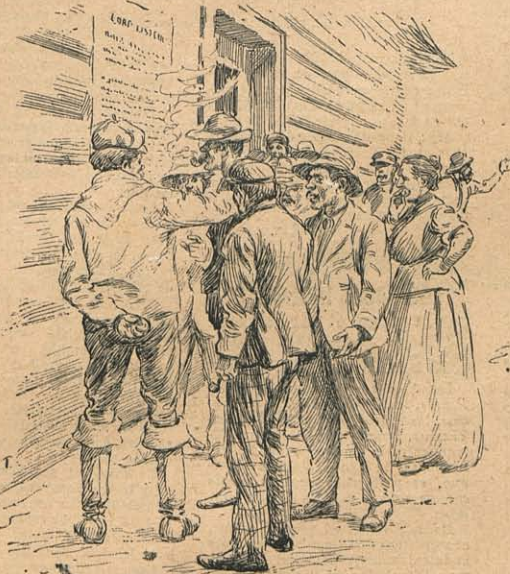
Par discrétion, le père Judge se retira, non sans prodiguer de nouveaux remerciements, et le médecin, une fois seul avec son fastueux client, prit son air doctoral et lui demanda :

— Qu'éprouvez-vous, milord ? Souffrez-vous de quelque part ? Enfin de quoi croyez-vous avoir à vous inquiéter ?

— Ah ! répliqua lord Patrick, c'est fort bizarre. Ce qui m'inquiète le plus, c'est précisément que je ne souffre pas.

— Bizarre, en effet, appuya Holborn en riant. Avec la meilleure volonté du monde, je vous préviens, milord, que je ne saurais partager vos alarmes, touchant un tel symptôme.

— Ne vous hâtez pas, docteur, de me prendre pour un malade imaginaire. Je vais d'ailleurs m'expliquer. Sans aucun doute possible et cela je le sais de bonne source, j'en suis convaincu, persuadé, certain, je suis atteint d'une aortite.



UN AVIS AFFICHÉ À LA PORTE...

Et comme le médecin faisait un geste de surprise :

— Oui, docteur, d'une aortite, d'une maladie de l'artère aorte, tout ce qu'il y a de plus grave. Les plus célèbres de vos confrères américains me l'ont assuré après constatation et, encore une fois, il n'y a pas à en douter. Ils m'ont octroyé, au plus, quelques années de vie si je demeurais immobile, sage, sédentaire, à l'abri des fatigues, des émotions et des intempéries, et au contraire un maximum de deux mois si je me fatiguais, si je négligeais les précautions, enfin si je faisais ce que je fais depuis un mois et demi déjà. J'en conclus qu'il me reste à peine une quinzaine en perspective, et l'absence même de mes souffrances passées m'avertit que la machine, à bout de résistance, va se démantibuler.

— Ce sont là des impressions, milord, fit le médecin redevenu grave, sur lesquelles on ne saurait fonder un diagnostic. Que ressentiez-vous... lorsque vous ressentiez quelque chose ?

Lord Listowel fit alors le détail de ses essoufflements, de ses palpitations, de ses angoisses, de ses sueurs froides, de ses cauchemars de naguère.

Holborn écoutait attentivement cette énumération de malaises. Lorsque le « malade » eut terminé ce douloureux chapelet et lui eut répété qu'il était fort surpris de ne plus rien res-

sentir de tel, il le pria de se dévêtir, puis de souffler, de tousser, de respirer, de parler, de se cambrer, de se courber, tandis qu'il l'auscultait sur toutes les faces, avec le soin le plus scrupuleux.

L'examen se poursuivit, durant une longue demi-heure.

À la fin, le docteur Holborn cessa de tourmenter le torse du pauvre lord, plus ému peut-être qu'il n'eût voulu en convenir et, se reculant de trois pas, il lui dit en insistant sur chaque mot :

— Vous n'avez rien, rien, rien, rien, rien !

Lord Patrick était devenu blême.

— Comment ! s'écria-t-il, que me contez-vous là ? C'est impossible ! Vous avez mal vu ! Je vous jure que je suis mourant, fini, condamné ! Parlez-moi franchement... Je suis un homme, que diable !

— Rien, rien, rien, absolument rien ! répéta nettement le médecin.

— Mais c'est épouvantable ! Il y a erreur !... Je deviens fou !...

Et lord Patrick se laissa retomber sur sa chaise, complètement désespéré.

— Épouvantable, milord ? Bien des malades paieraient cher pour entendre porter sur leur cas un pareil diagnostic, fit le médecin étonné.

— Et moi, répondit lord Crésus égaré, qui ai payé plus de vingt millions de dollars pour entendre tout le contraire !

Point par point, il raconta sa vie au praticien. Il lui expliqua son intention de mourir en gaspillant sa fortune pour faire le bien ; il ne lui laissa rien ignorer de ce qu'il avait cru, voulu, projeté et accompli.

— Comprenez-vous maintenant, dit-il en manière de conclusion, pourquoi vos paroles m'ont mis hors de moi ? Comprenez-vous que je suis ruiné, abandonné, perdu à dix mille lieues de chez moi ? Savez-vous qu'il me reste tout juste mon mois de pension à l'hôtel, payé d'avance, et cent pauvres mille dollars ? Qu'est-ce que cela pour mes goûts, mes habitudes et mes desirs ? Dites-moi donc que vous vous êtes trompé, que vous avez

voulu m'éviter une émotion, que sais-je ? Expliquez-vous enfin...

— Non, milord, je ne me suis pas trompé, déclara le médecin d'un ton grave. Je vous ai parlé comme un homme doit parler à un homme, et je vous eusse dit aussi brutalement le contraire. Vous êtes en parfait état et vous devez vivre cent ans.

— Et la consultation des autres médecins, qu'en faites-vous ?

— Rien n'est plus simple. Vous étiez en proie à l'ennui, au découragement. Vous mangiez peu et mal, vous souffriez de la solitude et de l'inaction, d'où une fatale et douloureuse anémie est résultée entraînant de légers troubles digestifs et cardiaques, origine certaine de tous vos maux. Les causes cessant, l'effet a disparu. Vous avez pris de l'exercice, vous vous êtes distraité, vous avez adopté un régime de grand air et d'alimentation solide. Les émotions, loin de vous nuire, ont dissipé votre hypocondrie. Vous pouvez m'en croire, le cas est limpide comme cristal. Je conçois à merveille que les médecins de là-bas aient pris le change sur des symptômes assez complexes et sujets à interprétations. Aujourd'hui, le doute n'est plus de mise, vous êtes guéri, entièrement et définitivement guéri. C'est le cas, alors, d'être homme et d'en prendre votre parti.

(A suivre.)

SUR LES GRANDS CHEMINS DU GLOBE

Les dernières découvertes

— La commission franco-portugaise de délimitation de la frontière de l'Afrique occidentale est sur le point de terminer ses travaux. Une lettre du Dr MacLaud nous apprend qu'elle a presque achevé l'abornement de la Guinée française.

— M. le Dr Loir, qui est allé à Bulowayo, en Rhodésie, installer un institut Pasteur pour lutter contre la rage, rapporte de curieux documents sur les races aborigènes de l'Afrique australe. Parmi eux les Valpens ou Esquimaux d'Afrique forment une race étrange : hauts de 1^m20 à 1^m30, nomades, troglodytes et cannibales, ces affreux petits nains sont d'une résistance extraordinaire à la fatigue et à la faim. Leur pensée est nulle ; ils n'ont ni chefs, ni organisation, ni religion. Ils ne connaissent que l'autorité bornée du père de famille. Ils sont réfractaires à toute espèce de civilisation ; leurs seules armes sont la lance et les flèches empoisonnées. Ils couchent sur des nattes de jonc enduites d'argile. Sauf la taille, ils offrent les mêmes traits caractéristiques que les Hotentots, qui sont pourtant leurs ennemis les plus acharnés.

— Les ruines phéniciennes qu'on rencontre en Rhodésie sont des plus intéressantes ; à 25 kilomètres de Victoria se trouvent les mieux conservées ; c'est sur le sommet d'une colline, une sorte de forteresse protégée au bas par une vaste ellipse dont les murs, hauts de 5 à 11 mètres et larges de 2 à 5, forment des couloirs circulaires. Ces couloirs conduisent à des tours dont la plus grande, mesure 11 mètres de hauteur. On croit voir dans ces ruines une trace du fameux périple autour de l'Afrique par les Phéniciens ; peut-être même est-ce là l'emplacement du célèbre et merveilleux royaume d'Ophir, d'où les Phéniciens tiraient tant de richesses ; ce qui semblerait confirmer cette hypothèse, c'est qu'on y trouve la trace de très anciennes mines d'or. D'après l'état de ces mines, on prétend que les Arabes et les Phéniciens ont dû en extraire pour plus de deux milliards.

G. D.

Les Voyages de nos Lecteurs

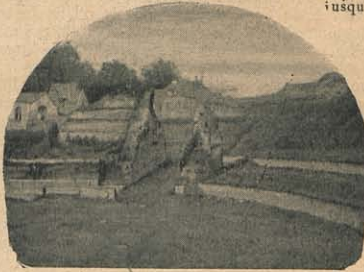
UN THÉÂTRE ROMAIN

La ville de Lillebonne est une ancienne cité romaine (Calet ou Julibona) et possède plusieurs monuments antiques, entre autres un théâtre romain.

Ce théâtre, que l'on appelle à tort un cirque, n'a été découvert qu'en 1812. Édifié sous Auguste qui avait son camp à Julibona, il fut plusieurs fois érigé en citadelle et, lors des invasions normandes, en partie détruit. Le gouverneur avait fait construire sur la scène, une salle de bains qui existe encore.

Il est édifié sur un emplacement d'une surface d'à peu près 10000 mètres carrés. Une allée latérale le divise en deux parties. D'un côté de cette allée, se trouvent les gradins et les loges de face, de l'autre les loges de côté, le tout disposé en amphithéâtre. La première assise de gradins se trouve à 1 mètre 50 au-dessus de la scène. On y a accès par deux petits escaliers, et on voit encore les restes de deux fauteuils de pierre. La seconde rangée est à 2 mètres 50 au-dessus de la scène ; deux couloirs y aboutissent. Ces deux rangées présentent un espace vide en leur milieu.

Cette place servait sans doute à élever une tribune d'honneur. Trois ou quatre mètres plus haut se trouve un terre-plein sur lequel sont bâties les loges de face qui contiennent deux rangées de gradins. Ces loges sont séparées par des vomitoires qui donnent accès à un chemin circulaire. On peut remarquer, à l'entrée de ces sorties, les restes de portes.



UN THÉÂTRE ROMAIN A LILLEBONNE.

Tous ces murs croulants, ces pierres effritées, le peu de réparations faites, contribuent à donner à ce monument un certain cachet particulier qui en fait le charme. Curieux contraste : l'une des loges de côté, où sans doute s'asseyaient les dames romaines, a été transformée, par le gardien, en jardin potager, et on y voit de magnifiques plants de carottes et de navets.

RAYMOND.

LES RACES HUMAINES par la plume et par l'objectif

Les Soussous ou Sosos

Les Soussous occupent avec les Peuls, les Oulofs-Sérères, les Nalou, les Landonmans et les Maures-Trarzas, l'immense territoire qui s'étend entre le Sénégal et la Sierra-Léone, sur la côte occidentale d'Afrique, et particulièrement la partie connue sous le nom de Guinée française.

Ils se divisent en 7 ou 8 tribus, et constituent un peuple de pasteurs et de cultivateurs pour qui le sésame et l'arachide sont de vraies richesses. Ils cultivent également la patate douce, l'igname, le manioc et le mil.

La physionomie des Soussous est assez régulière, le nez est moins épaté que chez les noirs anglais, en descendant vers le Sud. Leur barbe, très rare, est crépue comme les cheveux, qui ne sont jamais longs ; la moustache est absente. Le Soussou n'est pas d'un noir franc, il est plutôt marron très foncé.

Leurs vêtements consistent en un pantalon large qui s'arrête aux genoux, et de plusieurs vêtements de dessous appelés « Bou-bous », ayant tous la forme classique du caftan.

Les femmes portent un pagne roulé autour de la ceinture, un carré d'étoffe, avec un trou carré pour le passage de la tête, qui retombe, comme une étole, sur les reins, la poitrine et les épaules.



UN SOU-SOU.

Ces différentes pièces de vêtements, ornées de broderies fines à l'aiguille, sont tissées par les esclaves, et teintées à l'indigo. Elles sont constituées par bandes larges de 20 centimètres et ajoutées les unes aux autres.

Les Soussous sont pacifiques, mais voleurs, habileurs et paresseux. Leur imprévoyance leur fait dissiper en festins la récolte d'une année, jusqu'à craindre et même subir la disette.

La vie de famille a des liens assez étroits, le vieillard est respecté quand il appartient à la classe des hommes libres.

Les femmes ne jouissent d'aucune considération ; lors du mariage elles sont achetées par leur époux, contre du rhum de traite, de la poudre, des fusils ou des esclaves. Elles s'occupent de l'intérieur, de la cuisine, des travaux des champs, tandis que l'homme chasse, coud, brode ses bonnets et

ses « bou-bous » ou passe son temps en palabres interminables en surveillant ses femmes et ses captifs.

En principe, le fait d'exercer un métier manuel, forgeron, bijoutier, tissier, cordonnier, implique la servitude ; d'ailleurs les ouvriers, quels qu'ils soient, sont recrutés parmi les captifs.

Le pays Soussous est gouverné par un roi ; un conseil des anciens tempère l'autorité royale, le roi s'entoure, en plus de ministres, d'interprètes, d'écrivains, de guerriers et de griots.

À côté de cette autorité reconnue il existe une sorte de société secrète assez redoutable, exerçant sur le pouvoir royal une pression qui est souvent la cause de conflits sanglants. Les affiliés à cette société tiennent leur réunion dans un bois sacré, la nuit.

Les Soussos est fétichiste, on y trouve aussi des mahométans et des convertis. Il croit à un dieu créateur, à un enfer, les idoles en sont les intermédiaires.

Les maladies sont assez nombreuses au pays Soussous, surtout à la saison des pluies : maux d'yeux, jusqu'à la cécité complète, maux de tête, jusqu'à l'aliénation mentale, lépre, colique, variole, fièvre biliaire, gale, et enfin, la mystérieuse maladie du sommeil.

La température oscille entre 32 et 35°. Les pluies commencent à la mi-mai, pour finir fin novembre.

La végétation est d'une richesse inouïe, et la forêt est très riche en essences diverses, telles que : l'ébène, l'acajou, le caill-cédar, la vanille, le palmiste, l'arbre à beurre et le caféier.

E. M. L.

Chronique du cartophile

Un échangiste, lecteur assidu du *Globe Trotter*, veut bien me demander pourquoi beaucoup de ses correspondants lui demandent de timbrer les cartes illustrées du côté «c» ?

À moins que cela ne soit pour faire salir par l'encre d'imprimerie les jolies vues qu'il expédie, ou encore pour gêner et ralentir le travail des employés des postes, qui doit s'expédier rapidement, j'avoue ne pas bien comprendre le motif de cette exigence.

J'ajouterais que plusieurs nations

étrangères taxent impitoyablement les cartes qui ne sont pas timbrées du côté «d».

Maintenant, si quelque lecteur non moins assidu du *Globe Trotter* peut me fournir une explication plus raisonnable, je me ferai un plaisir de la transmettre à nos amis échangistes.

Pour moi, qui suis collectionneur et échangiste, je prierais mes aimables correspondants de ne jamais affranchir du côté «d».

L'été, cette semaine, l'occasion de voir une collection composée uniquement de cartes éditées en France et représentant des vues de France. Cette collection, qui comprend près de 6000 cartes, rassemblée par un amateur de goéti, est absolument charmante.

Elle est classée administrativement par départements, chefs-lieux, sous-préfectures, etc., et démontre, une fois de plus, la beauté et la variété des paysages de notre patrie. Quelques années, et peu d'argent ont suffi pour la compléter et je crois, à la condition d'y apporter le même discernement, qu'il ne serait pas difficile de se procurer la pareille. C'est une excellente leçon de géographie pittoresque.

Nous ne connaissons pas notre pays, c'est une affirmation banale, et nous ne sommes pas les seuls, car je trouve la même réflexion dans la *Picure postcard*, qui reproche aux habitants de Londres d'ignorer leur ville.

Une intéressante nouveauté ce sont les cartes postales de la République d'Andorre. C'est l'unique série qui ait été consacrée jusqu'à cette curieuse vallée que les Français ne connaissent guère que par l'opéra-comique de F. Halévy.



KANGOUROU TRANSPORTANT UN DE SES PETITS DANS SA POCHE.

Les collectionneurs apprendront avec plaisir que le monopole que s'attribuait le gouvernement grec pour la publication des cartes postales illustrées a cessé d'exister. Dorénavant, selon une loi nouvelle, les cartes de toute espèce pourront être publiées et envoyées par la poste. On sait combien il était difficile jusqu'ici de se procurer des cartes illustrées d'Athènes, et des principales villes de la Grèce.

Nous aurons bientôt à entretenir les lecteurs du *Globe Trotter* des cartes relatives au voyage du Président de la République en Algérie et en Tunisie ; leur apparition est imminente.

RAMBLER.

Curiosités Naturelles

FOURMILLER BRÉSILIEN

L'histoire naturelle vient de s'enrichir d'une nouvelle variété d'ours-fourmiller. Dans notre numéro 40, nous avions parlé d'un fourmiller-grimpeur, spécimen unique que le Jardin Zoologique de Berlin s'était procuré. C'est le Jardin Zoologique de Londres qui exhibe, depuis quelques jours, la variété que nous présentons ici.

Le *Tamandua tetradactyla* de Londres n'est pas aussi gros qu'un chat,

bien qu'il ait atteint son complet développement; on peut le considérer comme le plus petit ours de la terre. Sa couleur est gris sombre et isabelle. Il a quatre griffes de dimensions énormes aux pattes de devant, et cinq plus courtes aux pattes de derrière. Sa queue n'est pas prenante comme dans la variété dont nous nous occupons précédemment.

A Londres, on espère que le minuscule fourmillier vivra longtemps. Il a accepté sa captivité avec beau-



LE PLUS PETIT OURS DE LA TERRE.

coup de philosophie. Il est très actif, et a cette curieuse habitude de s'arrêter brusquement au milieu d'un élan, et de se tenir debout sur ses pattes de derrière, les oreilles tournées en dedans, tandis que les pattes de devant s'allongent horizontalement, formant un angle droit avec

le buste, comme si le jeune Brésilien octroyait une bénédiction à la foule. Rappelons que les fourmilliers ou tamanoirs appartiennent à l'ordre des édentés. On ne les trouve que dans l'Amérique du Sud, dont les habitants les désignent par le nom d'*oso hormiguero*. XXX.

Causerie photographique

Les papiers à noircissement direct.

Maintenant que nous avons examiné les différentes questions relatives aux négatifs, il nous faut commencer l'étude des différents procédés permettant d'obtenir des épreuves positives.

Je vais parler aujourd'hui de deux sortes de papiers généralement abandonnés par les amateurs, et qui sont, cependant, d'un maniement facile, et donnent de bons résultats, ce sont : les papiers salés et les papiers albuminés.

La principale cause de leur abandon, résidant dans l'impossibilité où l'on se trouve de conserver ces papiers, il convient de les préparer soi-même, un ou deux jours avant de les employer.

Les papiers que l'on trouve dans le commerce sont seulement salés ou albuminés; il ne reste qu'à les sensibiliser.

Pour cela on fait une solution composée de :

Eau	100 cmc.
Azotate d'argent... ..	10 gr.
Acide citrique.....	5 gr.

Puis, dans le cabinet noir, on fait flotter les feuilles sur ce bain, en faisant bien attention à ce qu'il ne se forme pas de bulle d'air sous le papier, et que le dos de la feuille ne soit pas en contact avec le liquide. Au bout de 7 à 8 minutes le papier est retiré, et on le fait sécher dans un endroit obscur.

Le tirage s'effectue au châssis-presse, à la lumière du jour; l'épreuve ne doit être retirée que lorsqu'elle a atteint un degré d'intensité un peu supérieur à celui que l'on désire obtenir.

Les épreuves doivent être passées dans plusieurs eaux afin d'éliminer l'excès de nitrate d'argent qu'elles contiennent, puis virées dans un bain constitué de la façon suivante :

Eau	1000 cmc.
Chlorure d'or.....	1 gr.
Blanc d'Espagne.....	5 gr.

Après complète dissolution agiter et filtrer.

Lorsque l'épreuve a pris la teinte que l'on désire, on la retire et, après avoir été rincée, on la fixe, on la plongeant une dizaine de minutes dans :

Eau	1000 cmc.
Hyposulfite de soude.....	150 gr.

(A suivre) FERNAND CHRISTEL.

Petite Correspondance

— A. D., au P. J. L. P. 5. — Il vaut mieux relier par semestre, vous pouvez vous adresser à notre relieur, M. Magnier, 7, rue de l'Estrapale.

— J. M. P. 40. — Ecrivez lui à Chicago (Etats-Unis).

— M. LANCELLE, à Cambrai. — 1° Du nu méro 1 à 36 contre 5 fr. 30 en mandat, bon ou timbres.

2° Pour empâcher les oiseaux il convient de les dépouiller aussitôt que possible après la mort; soigneusement nettoyer le côté chair de la peau, saupoudrer d'un antiseptique quelconque, acide borique, par exemple, puis boucher de crin, fibre, coton. Pour plus de détails consulter l'encyclopédie Roret, rue Haute-feuille, Paris.

— M. M. H. RUBY, à Lyon. — Oui, vous servirez à la place un abonnement de même durée à *Mon Dimanche*.

— M. G. ANGLADES. — Vous trouverez des renseignements complets dans le *Globe Trotter* numéro 38, du 23 octobre 1903, page 150. Nous vous recommandons exclusivement le sérum antivenimeux du Dr Calmettes de l'Institut Pasteur.

— M. L. BRUNET, à Renage. — Vous recevrez les 50 premiers numéros cont e 7 fr. 30.

— U. FURUR COLON, à Saint-Malo. — Adressez-vous à l'Office Colonial, demandez la feuille de renseignements; vous échangerez l'association pour favoriser le placement gratuit des français à l'étranger et aux colonies, 13 boulevard Arago, Paris (13^e).

— M. R. CHAILLANT, à Blois. — Relisez la notice, vous verrez qu'il s'agit de l'insigne, de la brochure ou de l'épingle.

— G. H., au Croic. — Voyez la mécanique du navire par Doyère, et le manuel du manoeuvrier.

— M. L. TOUTAIN, à Tournai. — Merci, mais nous avons trop de choses du même genre.

— M. E. B. T., à Morron. — Merci de vos éloges pour notre nouveau procédé de tirage; vous devez recevoir votre abonnement que nous avons fait inscrire comme vous le demandez.

— M. M. GARCIA, à Alger. — Nous avons déjà reçu plusieurs communications de même nature que nous avons utilisées comme vous avez pu vous en rendre compte.

— M. TACORET, à Vals. — Rien reçu. A. D., à Bruxelles. — Ces bateaux sont très différents des ferry américains qu'eux, accèdent toujours par l'avant ou l'arrière. (P. C. 41-42)

Nos Concours

CONCOURS N° 75

LE TOUR DE FRANCE

(Dernier délai : le 25 juin 1903.)

Un voyageur de commerce parcourt la France et s'arrête dans toutes les villes marquées ici. Chose curieuse, il arrive que dans tout ce parcours, en se rendant d'une ville à une autre en ligne droite, il passe chaque fois dans 2 départements (sans compter celui de départ et celui d'arrivée).

Sachant qu'il est parti de Soissons pour aboutir finalement à Paris, quel est l'itinéraire qu'il a suivi ?

N.-B. — On ne doit pas passer deux fois dans la même ville. — Si dans un passage d'une ville à une autre on en rencontre une troisième, celle-ci ne compte pas si l'on ne s'y arrête pas.

Prière de donner la liste par ordre des villes suivies, en même temps que le trajet graphique.

SOIXANTE PRIX

1^{er} PRIX. — Un beau nécessaire de photographie.

2^e PRIX. — Une magnifique montre de dame acier oxyde.

3^e PRIX. — Un magnifique album pour 200 cartes postales.

4^e et 5^e PRIX. — Une boîte de jeux divers, renfermant des cartes, nain jaune, etc.

6^e et 7^e PRIX. — Un abonnement d'un an à "Mon Dimanche".

Du 8^e au 10^e PRIX. — Une ravissante broche, art nouveau.

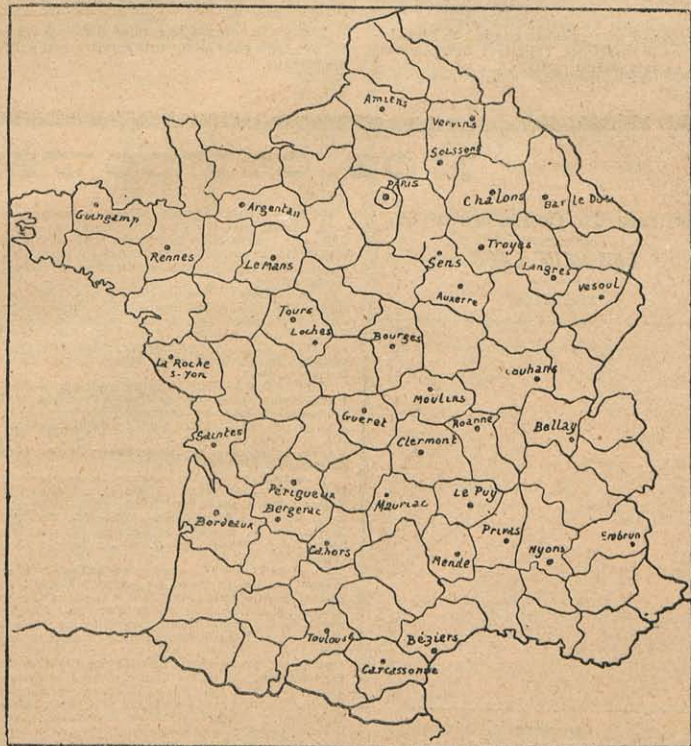
Du 11^e au 13^e PRIX. — Un abonnement de six mois à "Mon Dimanche".

Du 14^e au 16^e PRIX. — Un joli fume-cigarette, écume véritable dans un magnifique étui peluche, valeur 6 francs.

Du 17^e au 20^e PRIX. — Un abonnement de trois mois à "Mon Dimanche".

Du 21^e au 30^e PRIX. — La médaille du "Globe Trotter" en bronze, module 12^{mm}, renfermée dans un joli écrin.

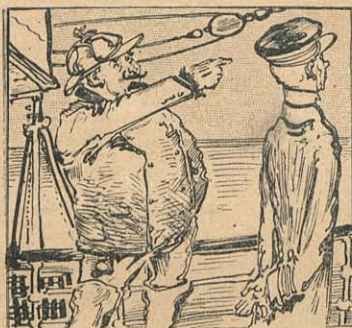
Du 31^e au 60^e PRIX. — Une épingle de cravate art nouveau (trèfle, fer à cheval, etc.)



... Par la petite correspondance ou par lettre.

Une Baleine dans le bassin du jardin des Tuileries

par TIRET-BOGNET



Navigant dans les parages de Terre-Neuve, je m'écriai tout à coup : — Tiens ! que voit-on là-bas ?

— Une baleine, fit le capitaine



— Et à quoi reconnaît-on que c'est une baleine ?
— Au jet d'eau.



Je voulais aller prendre mon fusil dans la cabine, mais le capitaine objecta froidement : « Cet animal s'attaque au harpon ! »

Zuze un peu ! à l'arme blanche ! !!!



De retour à Paris, qu'est-ce que je vois ? une baleine dans le bassin des Tuileries ! heureusement que les enfants étaient partis.



Aussitôt je sommai le gardien d'avoir à me présenter son épée pour attaquer le monstre marin à l'arme blanche.



J'ai honte de dire que cet homme, abondamment décoré, me fit sortir du jardin, et il ajouta par désision :

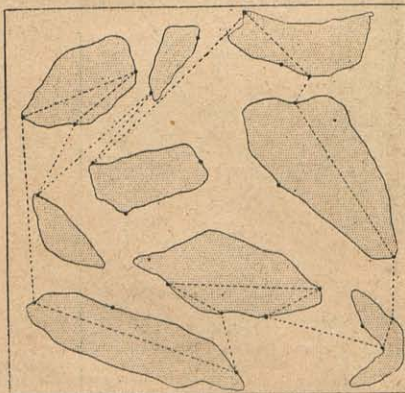
« Si vous avez besoin d'une douche vous pouvez prendre le bateau de Charenton »

NOS CONCOURS (Suite)

Résultats du Concours n° 67.

LES NEUF LACS

SOLUTION



LAURÉATS

1^{er} PRIX. — (Un nécessaire de photographie). — M. Louis Bardet, 17, rue de Saint-Gilles, à Nîmes.

2^e PRIX. — (Une montre nickel pour homme). — M. Edouard Pezet, 6, rue des Bastions, à Cherbourg.

3^e au 7^e PRIX. — (Une boîte de jeux multiples). — MM. Max Danset, 58, rue Nolle, Paris; J. Jamin, place du Pavoy, à Seraing (Belgique); Claire Bianchon, à l'Ermitage, à Clermont (Oise).

6^e au 11^e PRIX. (Un abonnement d'un an à "Mon Dimanche"). — MM. Paul Bechet, élève du collège de Mortain (Manche); Claude Forge, élève au lycée de Roanne (Loire); M. Georges Wescher, 76, avenue de Saint-Ouen, Paris; Henri Darius, 21, rue d'Estimauville, Le Havre; Edouard Langlois, élève au collège de Mortain (Manche); Piquenard, 195, rue de la Convention, Paris.

12^e au 15^e PRIX. — (Une toupie giroscopique). — Mlle Lebraton, institutrice, 15, rue Notre-Dame, à Montluçon; M. Max Janisseau, Saint-Pierre-les-Corps, près Tours.

14^e au 16^e PRIX. — (Un joli fume-cigarette). — MM. Jean Forge, instituteur, à Trelins (Loire); H. Noluet, 250, rue de Périgueux, Angoulême; Carolus Drojuna, Recrute-ment, Nîmes.

17^e au 22^e PRIX. — (Un abonnement de six mois à "Mon Dimanche"). — MM. Auguste Coffin, 14, rue Monge, Dijon; Eugène Turrel, 3, rue de Sully, Roanne; Henri Bellet, 11, rue de la République, à Bolbec (Seine-Inférieure); Mlle Eugénie Dupont, rue de la Paille, à Cherbourg; Georges Viart, à Somme-Sulippe (Marne); Milleur, rue des Halles, à Charnes (Vosges).

23^e au 28^e PRIX. — (Un abonnement de trois mois à "Mon Dimanche"). — MM. J. Minet, 115, rue de la Chapelle, Paris; Edouard Mariette, agent général de la Métropole, à Montebourg (Manche); M. de Najac, 95, rue du Bac, Paris; Varelès, à Mont-Saint-Eloi (Pas-de-Calais); Camille Thomas, à la Médelle (Vosges); Jean Telon Vallo, place de la Bussarte, à Angoulême.

29^e au 40^e PRIX. — (La médaille du "Globe Trotter" en bronze). — Mme Guillon, rectrice d'enseignement, à Sonjeux (Oise); MM. Muron, instituteur, à Montverdun (Loire); Wächter, 17, rue Jules-Juillet, Creil (Oise); Bellemare, à Chambray, par Pacy (Eure); G. de Boudemange, 4, rue de la Poulie, Orléans; Antonin Lenoir, 21, boulevard de Broesses, Dijon; Mlle Rose Justet, 4, rue Racine, Nîmes; A. Labrunie, rue de la Barrière, Montluçon; Bled, interne à l'Hôtel-Dieu de

Laon; Nestor Juste, 38, rue Fessard, Paris; Henri Gioudou, 22, rue de Pachecot, Bruxelles; Victor Bondraut, Cerdon-du-Loiret (Loiret).

41^e au 60^e PRIX. — (Une épingle de cravate). — MM. Eugène Morange, 12, rue Turenne, Cherbourg; V. Drac, à Montazels (Aude); André Martin, 23, rue Saint-Sulpice, Paris; Gaston Viard, à Somme-Sulippe (Marne); G. Ométrie; F. Demesmaeker, 86, rue Liédekeke, Bruxelles; Charles Brivet, rue de la Paix, Montluçon; José de Miranda, 11, rue Gustave-Flaubert, Paris; Mme Lucie Rayot, 17, rue François-Rude, Dijon; Mlle E. Rodier, 287, rue de Périgueux, Angoulême; Mme Cousseau, 16, rue de la Teste, Bordeaux; Revelart, 56, rue Blanche, Paris; Jules Sabatier, rue de Grézan, Maison Altier, Nîmes; Ernest Pont, théâtre français, Bordeaux; L. Le Landais, hôtel des postes, Bourges; Félix Corbin, La Loge-la-Glace (Manche); Mme Labrunie, rue P.-L.-Gourrier, Montluçon; Mlle Jeanne Jean, élève à l'école communale, 3, rue Guérin-Guillon, Lyon; Paul Lautard, 17 bis, rue Saint-Gilles, Nîmes; F.-G. Dufour, faubourg d'Esseigne, Charnes-sur-Moselle (Vosges).

MENTIONS

Mlle Jeanne Chapot, Paris; MM. Page, Paris; Mlle Legay, La Flèche; Jacques Deleu, Paris; Ed. Ferrière, Beauvais; J. Peyssere, Mont-de-Maran; L. Peyrin, Paris; Guittol, Chambéry; Grignon, Ambrières; Roulin, Toulon; M. Dumas, Montpellier; Drury, Compiègne; Crassard, Saint-Etienne; P. Berger, Nîmes; J. Coutens, Toulouse; H. Brun, Genève; Dubost, Roanne; Gorse, Saint-Yrieix; Atodan, Rouen; Cellier, Paris; J. Hallenot, Plouaret; Cautais, Le Havre; Brabant, Bazoches-Anoult; Mignon, Orléans; Albin Bleuton, Saint-Denis; Anberholzer, Paris; Ern. Hiclet, Leuze; Béraud, Paris; Tonel Julien, Calais; Mme Longevin, Rennes; Mme Angel Coin, à Haute-Avesnes; Ern. Millot, Paris; Dansercur, Bagnolet; Roland Castel, Calvados; G. Plauson, Don-le-Mennil; J. Maras, Paris; Fern Schärer, Bray-sur-Seine; P. Michel, Le Havre; Caron, Compiègne; Ch. Molin, Mont-Saint-Eloi; Boisselier, sous-off, Argentan; Mme Bazot, Paris; Frédéric, Limoges; Lemoine, Saint-Nazaire; Belin, Dijon; Losson, Namur; Rency, Cligny; Mlle Jeanne André, Marseille; J. Truc, Grenoble; E. Darvoigne, Paris.

MONSIEUR SPHINX.

CHEMIN DE FER DU NORD

Mai 1903

PARIS-NORD A LONDRES

Viâ CALAIS ou BOULOGNE

Cinq services dans chaque sens. VOIE LA PLUS RAPIDE

PARIS-NORD A LONDRES

	1 ^{re} , 2 ^e , 3 ^e cl.	1 ^{re} , 2 ^e cl.	1 ^{re} , 2 ^e cl.	1 ^{re} , 2 ^e , 3 ^e cl.	1 ^{re} , 2 ^e cl.	1 ^{re} , 2 ^e , 3 ^e cl.
PARIS-NORD..... dép.	8h 30 mat. viâ Boulogne	(*) (W. R.) 9h 45 mat. viâ Calais	(*) (W. R.) 11h 35 mat. viâ Calais	2h 40 soir. viâ Boulogne	4h » soir. viâ Boulogne	8h 40 soir. viâ Calais
LONDRES..... arr.	3h 45 soir.	4h 55 soir.	7h » soir.	10h 45 soir.	10h 45 soir.	5h 40 mat.

LONDRES A PARIS-NORD

	1 ^{re} , 2 ^e cl.	1 ^{re} , 2 ^e , 3 ^e cl.	1 ^{re} , 2 ^e cl.	1 ^{re} , 2 ^e cl.	1 ^{re} , 2 ^e , 3 ^e cl.	1 ^{re} , 2 ^e , 3 ^e cl.
LONDRES..... dép.	(*) (W. R.) 9h » mat.	10h » mat. viâ Boulogne	(*) 11h » mat. viâ Calais	(*) (W. R.) 2h 20 soir.	2h 20 soir. viâ Boulogne	9h » soir. viâ Calais
PARIS-NORD..... arr.	4h 45 soir.	6h 05 soir.	6h 55 soir.	9h 45 soir.	minuit 02	5h 50 mat.

(*) Trains composés avec les nouvelles voitures à couloirs sur bogies de la Compagnie du Nord, comportant water-closet et lavabo.

(W. R.) Wagon-Restaurant.

SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE (Viâ Calais).

La gare de PARIS NORD, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les Grands Express Européens pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la Belgique, la Hollande, l'Italie, la Côte d'Azur, les Indes, l'Egypte, etc., etc.

EN VENTE PARTOUT

LA MODE NATIONALE

Grand Journal de Modes

PATRONS DÉCOUPÉS

ENCARTAGES DE LUXE EN COULEURS

ROMANS

10^{Cent.}
seulement

DIRECTION-ADMINISTRATION : 222, Avenue du Maine, PARIS

SAVON au LAIT de VIOLETTES naturelles Société Hygiénique
Paris, 55, Rue de Rivoli.

VICTOR HUGO

Œuvres Complètes à 25 Centimes le Volume

CHACQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT — DEMANDER LE CATALOGUE GÉNÉRAL

Le Théâtre de VICTOR HUGO 25 vol. 6.25

Les Romans de VICTOR HUGO 20 vol. 20.00

Les Poésies de VICTOR HUGO 67 vol. 16.75

Philosophie, 40 vol. Actes & Paroles, 35 vol. Histoire, 45 vol. VICTOR HUGO

LES ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO en 297 vol. 74.25

Envoi FRANCO à partir de 20 volumes, contre mandat, timbres ou bon de poste
Publications JULES ROUFF & C^o, Cloture Saint-Honoré, PARIS

Quelque chose de vraiment

Nouveau et Merveilleux

Cylindres moulés, nouveau procédé - COLUMBIA - pour tous les modèles de Machines parlantes
FONCIÈREMENT NOUVEAU - RIEN DE L'ANCIEN SYSTÈME
CYLINDRES VIERGES NOUVEAUX d'une préparation spéciale

Nouvel appareil spécial et nouvelle méthode d'enregistrement. — Nouveau procédé de moulage, breveté en France et à l'Étranger. — Résultat merveilleux et reproduction parfaite, débarrassé de tout son nasillard. — Sonore, clair et doux.

IMPORTANT :

Exigez le nom COLUMBIA en relief sur chaque cylindre, comme l'indique l'illustration. Refusez toute autre sorte de cylindres, soi-disant moulés, qui ne sont moulés en aucune façon, mais copiés d'après les anciens *Maitres*, fabriqués



d'après les procédés anciens et surannés, lesquels *Maitres* sont dans les magasins depuis longtemps et qui ne sont rien autre que d'anciens procédés sous un nouveau nom.

Il n'y a qu'un seul *Meilleur* et c'est la marque *Columbia*. *Columbia* est synonyme de *Meilleur*. — Exigez les *Cylindres Columbia*. En vente dans toutes les Maisons de Graphophones. — Envoi du Catalogue gratis, en mentionnant le nom de ce journal.

Auditions libres tous les jours et toute la journée dans nos magasins. Venez les entendre. Vous en serez enchantés.

COLUMBIA PHONOGRAPH COMPANY

34, Boulevard des Italiens, PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT au Globe Trotter

Veillez m'inscrire pour un abonnement

de { Trois mois (Biffer les mentions inutiles). } à partir
Un an

du _____

Inclus, montant de _____ fr. _____ cent.

en un mandat, bon de poste ou timbres-poste _____

Nom et prénoms _____

Rue _____ N° _____

Ville _____

Département _____

SIGNATURE :

PRIX DE L'ABONNEMENT

France: Trois mois, 2 fr.; six mois, 3 fr. 75; un an, 6 fr. 50.

Étranger: Trois mois, 2 fr. 50; six mois, 4 fr. 50; un an, 8 fr.

Voir NOS PETITES ANNONCES

page 2 de la Couverture.

NOS CONCOURS



CONCOURS N° 75

Détacher ce rectangle et le joindre à l'envoi de la solution

DEMANDEZ
PARTOUT

L'AMER PICON

LE PLUS GRAND SUCCÈS CONNU
500.000 Lecteurs

Lisez: **AUJOURD'HUI**
Mon Dimanche
Seule Revue Populaire Illustrée à 10 cent.

CHACQUE SEMAINE
Plus de 30 Articles
Plus de 50 Illustrations

10
CENT.

LA REVUE POPULAIRE
La plus intéressante
La mieux faite

Pour recevoir franco un spécimen gratuit envoyer votre carte de visite sous bande à 4 cent. à l'Administration de Mon Dimanche, Cloître Saint-Honoré, Paris (1^{er}).

COQUELUCHE
SIROP DERBECQ

GRANDS MÉDAILLES D'OR
Exp. d'Hyg. Enfant. Paris 1889
Ce Sirop, d'un goût agréable,
ne renferme aucun toxique.
Donné sans crainte aux plus
jeunes enfants, il soulage de suite et guérit en peu de jours.
1 Dose: 4 fr.: 2 fr.: 7 fr. - Ph^{ie} DERBECQ, 24, rue Charonne, Paris

LIN-TARIN (Femme à 3 jambes) Pharm. du Monde entier
rend le corps libre, la Boite: 1 fr. 30
Procure Santé, Vigueur, Beauté. — PARIS
TOUT CYCLISTE doit faire usage du LIN-TARIN

POMMADE FONTAINE DARTRES
DÉMANGEAISONS
ROUGEURS
Le Pot 2 L. par poste, 21.15, Place des Petites-Pères, 9, PARIS et les Pharm^{ies}.

Prime du "Globe Trotter"

L'AUTO-RELIEUR

Sert à relier soi-même
les publications périodiques, journaux illustrés
gravures, photographies, etc.



Modèle construit spécialement pour LE GLOBE TROTTER

Prix: 3 fr. 50

Ajouter pour la province 0 fr. 85 pour le port.

SUCRE BOISSON HYGIÉNIQUE
SANS RIVALE
AGRÉABLE — ÉCONOMIQUE
Chez tous les Épiceries
Vente en Gros:
A. BERGERET, Paris
50, rue des Vinaigriers

En commandant, rappeler le nom de ce Journal.

LE COURRIER DE LA PRESSE

Bureau de coupures de journaux

21, Boulevard Montmartre, Paris (2^e)

Fondé en 1889

Directeur: A. GALLOIS

Téléphone: 101.50. Adresse télégraph.: Coupures, Paris

Fournit coupures de journaux et de revues sur tous sujets et personnalités.

Le *Courrier de la Presse* lit les Journaux et les Revues du monde entier.

Tarif: 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité: par 100 coupures, 25 fr.; par 250 coupures, 55 fr.; par 500 coupures, 105 fr.; par 1000 coupures, 200 fr. — Tous les ordres sont valables jusqu'à avis contraire.

Casier parlementaire

Relevé des scrutins de votes et nomenclature des travaux des sénateurs, députés, conseillers municipaux et conseillers généraux.

Répertoire du « Journal officiel » de la République française.

Publication mensuelle: 12 francs par an.